

*Ce texte est avant tout la tentative d'un garçon métis de se construire une histoire propre, l'effort d'explication d'un épisode terrible qui eut lieu de son vivant dans un pays où il se savait posséder la moitié de ses racines sans en connaître rien. Il ne prétend pas à l'établissement d'une vérité, finale ni provisoire, ni rien de scientifique. Je ne suis pas universitaire et n'entends rien proposer d'autre que l'angle d'un Français sur un de ces innombrables accès de violence aiguë dont le monde a le secret et devant lesquels nous restons d'ordinaire comme des poules devant un couteau.*

*Ce Français-là cependant, se découvrant un pied dans la grande histoire du monde, eut l'impérieuse obligation de le plonger dans l'héritage du génocide, de l'en sortir pour accéder au reste de sa vie.*

*Ce texte offre l'occasion de regarder de près un phénomène qui demande normalement un recul optimal. Ce qui se dit ici c'est : « Quelle gueule j'aurais si je devais me fader seul le voyage au pays supplicié de ma famille inconnue, après sa traversée d'une terrible catastrophe ? Comment pourrais-je me l'expliquer de telle manière que je puisse l'enjamber puis devenir quelqu'un ? »*



## *Répartition démographique*

La population du Rwanda est composée originellement de 83% de Hutu, 16% de Tutsi et 1% de Twa, des pygmées.



## Second tour

« — Ils ne sont pas encore partis ?  
— Oh ne vous inquiétez pas, il n'y en a plus pour longtemps. »

Près de la balance, deux dames devisent en messes basses. Je cherche des tomates. En cette fin de matinée de lundi, le magasin ED de l'avenue Paul Claudel n'est pas trop achalandé, mais la perspective de l'afflux de midi convoque assez de caissières pour qu'il soit impossible de faire la queue. Mauvaise chose en fait, je m'attarde du coup. Dans d'autres circonstances, je n'aurais sans doute rien distingué de cet extrait de leur conversation, pas davantage que des regards roulants et de l'inclination fugace du bonnet de la première dans ma direction.

Peut-être et même sûrement ne disent-elles rien de ce que j'ai cru comprendre. Peut-être parlent-elles de chats à caser, d'encombrants petits-enfants ou de locataires gênants. Peut-être ne prononcent-elles même pas du tout ces phrases. Je peux les avoir volontiers fantasmées. Peut-être me figuré-je, dans chaque âme que je croise aujourd'hui, une sournoise ranceur. Peu importe. Il est devenu plausible que deux mémères inoffensives s'entretiennent en sourdine des bienfaits de mon départ dans le même train que d'autres qu'elles jugent mes semblables.

Nous sommes le 22 avril 2002, une colère mauvaise vient de sauter à la face d'une France irénique, contente d'elle-même et du monde. J'en fais partie. Les emplois-jeunes de Jospin ont sauvé les miches d'une belle partie de ma cohorte, faite de misères moyennes de couleurs confondues. Le premier titre de champion du monde de football a été largement dû à nombre de ces nuances et la remise en question d'un moratoire antifasciste immuable en vigueur jusque-là n'avait jamais été jugée possible. Aux commandes, veillaient de vieux sages cyniques dont il ne nous serait jamais venu à l'esprit d'imaginer qu'ils puissent un jour avoir à composer avec les rougeots postillonnant du Front National. Nous les pensions assez cauteleux pour voir venir et berner les brutes, une main dans le dos. Nous nous trompions.

Nos enfances croisées avec ce que l'on avait appelé les « deuxièmes générations » nous avaient portés dans l'illusion du dénouement spontané des peurs entre Français et Français. Bien sûr, être de teint bis faisait encore se cramponner à leur sac de bonnes dames esseulées sur les trottoirs les plus étroits, les plus déserts. Bien sûr il faisait toujours meilleur répondre à François qu'à Bashir pour chercher un logement, un travail ou faire du porte-à-porte. Mais cela semblait n'être plus que du ressort de Marx et Weber, un problème social. Le nom de Maurras n'était plus connu de personne.

Il avait fait beau temps, tout allait nous sourire. Sur le papier, le Premier ministre sortant avait un bon bilan,

il gagnait. Le pays allait mieux, n'avait pas de raison de se voir autrement. Le temps a pourtant tourné hier, le soleil est rentré.

Ce matin, je me suis réveillé de mauvaise couleur. Je suis à demi noir et français, dans cet ordre-là désormais. Je n'y avais jamais vraiment pensé, mais jusque-là, je me levais dans le pays où j'étais né, français. Métis, on me l'avait dit, fait entrer en tête à coup de poing ou de baisers, prétendu que j'avais le rythme, l'endurance et la bite. J'avais de mon côté cherché à exploiter cette soi-disant chance de la double culture, m'étais imposé comme musicien, chanteur, dessinateur, rhéteur, un peu moins. À l'aise au quartier comme au musée, j'avais intégré ce trait à un moi social cosmopolite, je m'étais imposé la tâche de terminer de coudre ensemble les derniers carrés de cultures dissonantes, reprendre ce que je pensais être les derniers accrocs dans le tissu social. Ce lendemain du 21 avril, me voilà semi-nègre d'abord. Un large pan de la France bée, j'ai le cul sur l'abysses. Je risque un rhume d'intimité.

Une fois mes courses faites, bu le fiel des deux mémés, je suis sorti éberlué, suis retourné chez moi, ai rempli le frigo puis je suis reparti. Respirer. Dans les rues, j'ai guetté comme les autres, fébrilement, dans les regards, la couleur des votes de la veille. Hostile ? Ami ? À moins d'habits ou de pigmentation explicites, le doute règne, sans grand partage. Qu'as-tu voté hier ? N'importe quel père de famille, secrétaire de direction, chef d'agence, employé des impôts peut en être. La suspicion générale fait grimper les 17 % de toxicité électorale avérée à des taux critiques. Il devient impé-

rieux de rejoindre des pairs, des amis sûrs, de bons votants patentés. Eux seuls ont le pouvoir d'ériger de nouveau la bonne nouvelle de taille qu'il nous reste : nous sommes encore tout de même 83 %.

Les moins prolixes que je croise sont les reubeus. Eux n'ont jamais eu le loisir ni la licence d'être ingénus. L'absence du portrait de Jospin hier soir sur la deux n'est finalement pour eux que la cristallisation d'un rejet qu'ils n'ont cessé d'apprendre, à l'école en tout premier. Je me souviens du CP des années 70 qui ne les voyaient jamais qu'aux derniers rangs, risée systématique du reste de la classe, orchestrée par une maîtresse pourtant amène avec les autres. La ségrégation congénitale de la V<sup>E</sup> République a simplement hier, profité du beau temps pour repeindre et affûter ses piquets de clôtures. Rien de plus apparemment.

Pour moi, c'est autre chose. Je suis noir donc aujourd'hui. Africain.

Je n'ai qu'une idée vague de ce que cela signifie. Je suis né à Amiens, capitale picarde, d'une fille de cultivateur émancipée de l'Est de la Somme et d'un étudiant rwandais passé là par hasard, premier d'une longue cohorte d'Africains excellents qui le suivront bientôt. Enfant, nombre de Rwandais montraient leurs bésicles au petit logement de fonction que ma mère occupait. D'eux, je n'ai gardé en tête qu'un marqueur : un français impeccable aux mots de quatre syllabes scandé en strophes par réflexe, coupés d'élégantes pauses, respirations du corps comme de l'esprit étranger qui révise. Être africain pour moi a d'abord signifié parler net et choisi, comme un des nombreux livres

que j'ouvrirais plus tard. Adulte désormais, mon vocabulaire est volontiers ampoulé. Si un sésame culturel m'est demandé en France, je fais mon Africain. Et le vocabulaire choisi, dans une bouche de bicot donne le change, toujours. Je vois avec clarté maintenant à côté de quoi je suis passé, et pourquoi surtout : ma mère m'avait donné un nom et un prénom français, les véhicules idoines pour m'épargner les fonds de classes qu'à bon droit, j'aurais dû essayer. Qu'en penserais-je maintenant si j'étais un Rulindamanywa ? Tomberais-je de moins haut ?

Dans mon portefeuille, la délicate main d'un morceau de papier international le dispute en gracilité à la belle cursive de mon père, Jean-Baptiste Rulindamnywa. Un numéro de téléphone exotique m'y attend depuis vingt ans. Lettre morte, mais conservée, comme le reste de son élégante écriture, considérée jusque-là comme vaine, incompréhensible convention paternelle d'un autre monde. « Je suis ton père et je dois m'enquérir de ton existence depuis les huit mille kilomètres où je suis retranché, te prodiguer des conseils qu'un magnétophone, parce qu'à côté de toi, t'édicterait avec plus de chaleur ».

Je n'ai guère vu mon père qu'une grosse dizaine de fois dans ma vie. Elles se concentrent toutes dans dix premières années. Les arcanes sibyllins de ma filiation bordélique ont voulu que ses visites les plus fréquentes se soient passées pendant le moment où, tout en anticipant impatiemment sur elles, j'ignorais qu'il était mon père. Ce charmant petit homme, noir clair, affable et lexicalement irréprochable, faisait une à deux fois par an, son apparition chez nous, ne me

montrait pas plus d'affection qu'un autre, demeurait détendu. Rien dans cette matière précambrienne de mes souvenirs ne lui trahissait de transport particulier pour moi. Je n'aurais pu de toute façon y apposer la plus simple étiquette : il était dit qu'en ce qui me concernait mon père était « absent ». C'était en ces termes que sa mère l'avait postulé à l'enfant de quatre ou cinq ans qui l'avait questionnée, c'était ainsi qu'il se le figurait.

Un jour, lors de l'une de ces informelles visites, ma mère l'avait apostrophé pour l'obliger à se révéler. Je ne sais s'il lui rétorqua que six années auraient dû lui laisser les quatre minutes nécessaires pour évoquer cet état de fait, pour autant assez simple et dont elle était tout de même, à demi responsable. J'étais ailleurs, deux fois ailleurs : dans la salle d'à côté et dans cet état second des enfants où les Lego peuvent les tirer. Au milieu d'un chantier complexe qui requérait mon attention, celui qui allait cesser de ne pas être mon père avait alors à demi disparu devant moi dans les légendaires fauteuils grenats de notre salle à manger. Systématiquement, cet intraitable mobilier exigeait au moins les deux tiers du corps de quiconque souhaitait s'y poser le milieu. On était contraint alors, à demi allongé, de ne plus parler qu'aux enfants s'il s'en trouvait, ou de ne converser qu'avec les organes génitaux des convives adultes qui venaient à passer. Déjà de petite taille, il n'avait dû sa visibilité qu'à son embonpoint. Pour moi, agenouillé sur mon ouvrage, n'émergeait plus que ventre et tête.

Je me souviens de peu sinon d'un de ces exposés constipés qu'un jour sur terre au moins, tous les parents du

monde se voient tenus de laisser choir dès qu'il est question de sexualité, de procréation et d'enfant dans le même paragraphe. Rompu à ces impitoyables péristoles rhétoriques dans lesquels j'avais déjà vu d'autres adultes grimacer, j'avais levé le nez une fois, fugace, avait noté, en dépit de tout l'espace que je lui laissais, le caractère inconfortable de sa posture puis n'avais plus été qu'œil pour mon affaire de Lego : un garage sophistiqué dont la complexité du système de montage faisait écho à celle, rhétorique, du discours laborieux de mon père.

Après un long travail descendit sa dragée : « Je suis ton papa. » J'imagine qu'il s'était figuré en finir avec ces quatre mots. Un silence avait passé, il s'était absorbé dans la contemplation du sol, abîmé dans l'examen savant de quatre petits mots, pour l'heure tombés par terre, telles quatre crottes entre ses pieds. Pour ma part, une pièce rétive, essentielle à l'évacuation fluide de la circulation sur mon parking, retenait sans partage mon attention. J'avais tout de même, au bout d'un temps, daigné relever la tête, vu la sienne ahurie, loin en retrait de ses guiboles et panse, et mis fin à son attente : « Ben nan : j'en n'ai pas » fut ma réponse, d'une enfantine limpidité. » Elle lui tomba sur la bedaine, rebondit pour lui atterrir sur le nez.

Passé le temps de la surprise, de l'absorption de ma rétorque, il macéra un nouveau texte, s'y reprit, appuyant mieux sur telle partie de l'énoncé qui lui paraissait probe et que j'avais pu, dans la simplicité de mon âge, ne pas saisir dans son entier. Las ! Enchaînements nouveaux, même chute, je restai inflexible, sûr de mon postulat. Guiboles, panse et tarin alors, lassés

de devoir trop pousser, prirent le parti de remettre à plus tard la livraison de leur terrible pêche. En dépit des maintes occasions qu'on eut de me la servir ensuite, des efforts multiples que ma raison produirait, cette proposition ne cesserait pas de présider : mon père était absent. J'en ai un certes, mais il n'existe pas.

Un oxymore de cœur. Il m'a écrit ensuite aux Saint-François, anniversaires, Noël et Nouveaux Ans. Même lointaines mélopées de boîte à musique aux picots émoussés, même main fascinante du papier « avion », mêmes encorbellements d'une graphie soignée, pas de père pour autant. Dès lors, même, encore moins. Sans doute intimidé par cette nouvelle idée de lui-même, peut-être échaudé par l'issue mitigée de son discours inaugural, mon enfin père n'est plus venu. D'autres occasions, aussi vaines que rares se présentèrent tout de même. Nous dûmes un jour nous rendre à Bruxelles, passer une nuit et un jour dans un Holiday Inn où il escalait. La Guerre du Feu passait et, à bon prix, donna à mes parents l'occasion de ne pas se parler pendant une heure et demie de plus, tandis qu'à l'écran, les ahanements des Cro-Magnon en rut substituaient leur métaphore à la chaotique responsabilité de mes origines. Nous fîmes une promenade ensuite, avant d'aller coucher, causèrent vaguement en tête à tête. Une autre fois, Bruxelles encore nous avait vu ma mère et moi, parcourir trois cents kilomètres pour saluer, derrière une vitre, une silhouette privée du visa nécessaire à un contact humain. Le papier est à l'Europe ce que les cauris et grigris sont à l'animisme : un fétichisme, aussi dérisoire qu'inflexible. Pas de papier,

de visa, de passeport : pas de fils, de père, d'amour, ni d'identité. Je commençais à y voir clair moi, du haut de mes douze ans, dommage. C'en fut tout.

Près de l'Hôtel de Ville d'Amiens, une cabine téléphonique coule ses dernières années, portes entrouvertes. J'entre, sors mon papier, compose. Ça sonne et, contre toute attente, mon père décroche. Sa voix claire, son articulation affable, bien qu'un peu affectée, me sonnent familières, même vingt-deux ans après. Les salutations d'usage passées, je m'acquitte d'une explication gauche des motifs encore troubles de mon appel surprise.

« Ah, tu veux venir ? Eh bien cela tombe bien : en tant que représentant du syndicat, je dois me rendre au Bureau international du Travail à Genève au mois de mai prochain, on peut peut-être s'y rejoindre si tu veux.

— D'accord. »

Quelques amabilités, c'est fait.

Nous voilà avec un premier rendez-vous, comme deux gars qui reviennent de vacances et veulent se retrouver pour s'en faire profiter.

Voilà, c'est mon père, un cadon qui, depuis son Rwanda supplicié, met les autres à l'amende, va à Genève, fait l'important sur le toit du monde et s'en revient. Mon orgueil, lui, retourne à son appartement se mitonner un gueuleton de capital symbolique. Bourdieu va m'épauler pour mettre leur mère aux brutes qui, hier soir, m'ont voté à la gueule.



## *Colonisateurs*

En 1885, le Rwanda-Urundi fut le dernier pays colonisé par les Occidentaux, des Allemands. Ils le perdirent en 1914 lors du traité de Versailles, au profit des Belges qui y demeureraient jusqu'à l'indépendance, en 1962.

Les Pères Blancs qui se sont installés dans la région dès la fin du XIXe siècle virent dans ce pays, dans sa végétation, sa beauté et son climat perpétuellement printanier, la possibilité d'un nouveau paradis sur terre.

Il eut l'avantage supplémentaire d'être le seul pays colonisé qui fut déjà monothéiste. Le lyangombisme ne révère en effet qu'un seul dieu : Imana. Son culte se jouait beaucoup autour du soin de la vache.

Les Pères sont les premiers lecteurs de la société rwandaise ainsi que les auteurs du premier lexique français-*kinyarwanda*.



## Genève

La Place des Nations n'est encore qu'un terrain vague cerné par une mécanique précise de routes à quatre voies, d'arrêts de bus et de tramway. En son centre, ivraie, rumex, euphorbes et pissenlits gardent les trois pieds du Broken Chair. Je m'y suis abrité, il crachine à Genève. L'imposant siège de bois de douze mètres de haut trône sur un tas de boue au milieu d'un merdier ordonné de bagnoles. La place est en travaux. Augure bancal de la décennie oiseuse qui attend le monde, symbole de la permanente imminence d'un cassage de gueule global et de la faiblesse des forces qui soutiennent le gros cul hypocrite de la richesse du monde, le siège de l'ONU penche, mais ne tombe pas. Devant moi, la légendaire allée de drapeaux, j'attends mon papa qui rentre du boulot.

Dans le flot incessant de figurants sur l'allée, je le reconnais au loin en dépit de son mètre soixante. Je sors de mon abri, traverse et me fais voir. Nous nous embrassons, prenons la rue Cornavin vers le centre et l'hôtel où nous nous sommes retrouvés la veille. Demain déjà on s'en retourne et je dois vérifier l'horaire de mon départ. Nous n'avons finalement que peu à nous dire de nos vies, étrangères l'une à l'autre comme n'importe quels itinéraires séparés par huit mille bornes et trente ans de distance. Cap sur Cornavin. Ses années soixante françaises n'ayant plus à offrir que de vagues souvenirs et puisqu'il me manque

tout pour m'intéresser à sa famille, la conversation glisse finalement sur nos souvenirs communs de la mienne : la famille d'Équancourt.

Le petit village de l'Est de la Somme n'avait accueilli jusqu'ici plus exotique que des saisonniers Espagnols pour aider aux endives. Il avait vu arriver un jour de soixante-dix, par la rue de la Flaque, un homme entièrement noir. Chez lui, il était réputé de teint clair. Aucun équancourtois cependant n'avait côtoyé d'aussi près autant de mélanine. La rumeur avait enflé parmi les trois cents âmes : Rolande avait ramené un noir. La famille dut répondre à ce nouvel effort que la modernité de ma mère lui avait rapporté de la ville.

C'est ma grand-mère qui fit front. Elle n'avait qu'une rancœur, amère, contre l'envahisseur trois fois récidiviste : l'Allemand. Rien au débit des Rwandais. Sous sa férule, la famille entière géra la crise que, tout de même, l'arrivée d'un noir dans le village ne manqua pas de provoquer. « Pis tu vas l'am'ner à l'messe tin noère ? »<sup>1</sup> demandait-on en picard à ma mère. À ladite messe, les camarades de classe de mes cousins venaient, le doigt mouillé de salive, frotter la main de mon futur père pour dissiper l'énigme. Mais ce furent des phénomènes diffus, rares, la curiosité des uns, les talents diplomatiques de l'autre eurent tôt raison des rumeurs et des calomnies. Plus : mon père, dans son Rwanda lointain, était gardien de vaches, il était paysan, cette communauté de métier stoppa de manière

---

1 « Et tu vas l'amener à la messe ton noirs ? »

décisive tout obstacle à la bonne humeur naturelle que mon père, mon oncle, ma grand-mère, ma tante et mes cousins partagèrent rapidement. La perplexité demeura, mais la peur disparut. Bientôt on le saluait comme d'autres à la reconduite des vaches à l'étable, aux soirs de cet été soixante-dix au croisement des Quatre Rues. Mes deux cousines, mon cousin, mon oncle et sa femme ne tarirent jamais d'éloges pour cet homme sympathique et drôle qui s'amusa tant d'échanger en patois avec eux.

« Je suis un des rares Picards à connaître quelques mots de *kinyarwanda*, avais-je avancé.

— Je suis sûrement le seul Rwandais qui connaisse le picard ! »

Rires, première vanne de famille sur des souvenirs communs, surprise de taille qu'il puisse en exister avec cet inconnu. Le dernier soir, nous buvons quelques bières. Une lumière, faible et chaude pleut doucement pour la première fois sur l'étrange et éphémère union de l'étudiant en géo, premier de sa promo, et de l'institutrice, de 15 ans son aînée, portés l'un vers l'autre par une foi commune et une curiosité gourmande dans des années pleines d'espoir dont ceux de ma génération seront à la fois les témoins et comptables.

Il quittera Équancourt, la France et ma famille, promis chez lui à une vie tracée qu'en dépit de ses sentiments, ma mère n'aura pas le cœur d'entraver en lui révélant les signes de mon imminence.



## *Ubwoko*

En 1928, un nouveau Provincial fut nommé à la tête des Pères blancs au Rwanda : Monseigneur Classe, le bien nommé. Il est le véritable auteur de la lecture dichotomique de la société rwandaise. Sa séparation en Tutsis, réputés nobles parce que d'origine soi-disant nilotique (donc presque blancs) et en Hutus, réputés Bantous (donc vraiment nègres) sera la pierre angulaire de la politique administrative des Belges au Rwanda.

Le terme « ethnique » n'existait pas en *kinyarwanda* à l'époque. S'il fut aisé pour les Pères de traduire « Imana » par « Jésus-Christ », faire comprendre au Tutsi que désormais, ils étaient part d'un groupe différent de celui des Hutus fut plus ardu.

Ils ne trouvèrent que le terme de « clan », *Ubwoko* (pluriel *amoko*), à leur disposition. Or l'*Ubwoko* était une notion radicalement différente de celle, hermétique, d'ethnie. Il existait alors quinze *amoko* qui contenaient en leur sein des Tutsis, des Hutus, des Twas, tous pauvres ou riches, puissants ou petits. On se mariait et s'alliait entre Tutsi et Hutu au sein d'un même clan et l'on pouvait espérer ainsi échapper au déterminisme des autres hiérarchies sociales. Là où l'ethnie compartimenterait strictement la société, l'*Ubwoko*, lui, était au contraire le garant de sa fluidité.

Dans l'emprunt de ce terme d'*Ubwoko* pour traduire ethnique, le Rwanda

perdit, en deux générations, une notion  
essentielle à son équilibre social.

# Kigali

Juillet, sept heures trente. Le pays que je survole semble n'avoir que peu d'infrastructures routières, de voitures, pétrolettes ni de toute cette gadoue de moteurs qui signe les villes de mon monde. Depuis les cinq mille mètres où je suis accroché, Kigali donne l'apparence trompeuse d'une campagne paisible, quasi immobile. Les habitations basses, un étage au plus haut, la rareté des autos renvoient à mon hublot l'image aérienne d'un gigantesque camping. L'aéroport est minuscule en regard des immenses complexes que nécessitent d'ordinaire ces monstrueux garages. Le toit à structure en pagode de son unique bâtiment lui donne plus l'air d'une MJC de sous-préfecture que du pôle d'accueil international du pays. Premiers indices de l'abyssale marche économique que je m'apprête à descendre. Cinq mille mètres au moins. Je me suis laissé dire qu'un de nos euros valait ici cinq cents francs, un taux vertigineux qui n'a de parité que le nom.

Au sol, le claquement tout à l'heure inquiétant de la climatisation de notre 707 cesse, d'un coup. Le sentiment inquiet du décollage reflue, on mesure le risque qu'on a pris de voler dans une machine tremblante, à l'aune du silence auquel son arrêt nous rend.

Une poignée de minutes d'attente nous tient dans le tube clos de l'habitacle, on s'interroge. Ça s'ouvre.

Le temps est laiteux, rien de commun avec le jaune brouillé de chaleur de Nairobi où j'ai changé d'avion. Nos bagages, au lieu du petit voyage en tapis roulant que d'habitude on leur offre, sont étalés par terre, au pied du train d'atterrissage. Nous serpentons parmi eux, baissant par réflexe la tête lorsqu'un avion arrive. La distance est raisonnable, mais la crainte est réelle. Ramassons nos effets. Au-delà du grillage qui enserme le tarmac, les alentours sont verts, les mêmes ibis qu'au Kenya gardent l'aéroport. Deux ou trois panneaux publicitaires de bois peint s'égosillent en vain pour un public absent. Nous traversons l'unique piste, baissions toujours la tête dans le vacarme des réacteurs, entrons, longeons des tapis arrêtés. Personne n'est d'importance ici, du fretin en visite snobé même par les machines. Derrière une vitre au loin, de rares silhouettes floutent immobiles, une scène de familles de bois vouées à des holocaustes d'essais nucléaires. Je m'approche, passe le gué de la vitrine, arrive dans le hall, cherche.

Au milieu des PLV vivants, disséminés dans le vaste hall, un personnage guette. Ramassé, rond, crâne ras, un regard attentif sous de lourdes paupières, l'homme regarde fixement vers moi. Il semble pourtant ne pas me voir, son attention pointée sur le portail que je franchis, passe au travers de moi pour suivre, loin derrière, quelque point volatil. Je m'avance, transpercé au thorax par ce trait de pilum. Crâne, je vais défier cette rêverie dont je devrais, selon toute cause, être le point focal. Cause contredite de naissance. Mon père, à trois ou quatre mètres, semble enfin me reconnaître. Un sourire discret égaye maintenant sa moue asymétrique. Voilà son fils européen.

Un grand jeune homme est près de lui. Large, haut et mutique, son visage est plus en rond que celui de son père ; un nez fin, de grands yeux aux longs cils délicats, perdus, rien de l'acuité perçante que je viens de défier pour me faire reconnaître. Le garçon semblant s'éveiller du cours d'un long sommeil, accommode d'un coup, fixe sur moi ses yeux faits pour regarder au loin, voit au fin fond de moi de quoi me saluer. Il incline l'épaule, déplie son bras massif et me tend sa paume jaune et brun foncé. C'est l'autre aîné de mon père, celui qui lui reste.

Saluts embarrassés, on ne s'embrasse pas, on porte sa main gauche sur son bras droit, sert celle de l'autre et penche la tête, comme pour se plaindre. Deux, trois questions d'usage : as-tu bien voyagé ? Donne-moi ton sac. Non, ça va.

Puis vingt secondes de rien. D'absolument rien. Personne que mon père n'a le pouvoir de l'interrompre. Mais il est reparti, s'oublie sur le tarmac, s'envole de nouveau. Nous autres, ses garçons, attendons poliment, comme deux cons.

Enfin, le silence encombrant lui parvient aux oreilles, l'en extrait. Tour à tour, son regard pose sur nous de quoi s'en assurer : deux grands fils impossiblement réunis, pourtant là, de chaque côté de lui. Satisfait, il pivote, tourne son nez vers la sortie et sort.

Dehors, je suis d'abord dupé par une aire sage de parking. Tout y est ordonné comme devant toutes les gares que je connais. Aux avant-postes d'un bataillon d'autos qui s'ennuient en épis, des taxis piaffent

d'impatience. Le chauffeur du plus proche nous aborde. Nous acceptons la course : mille francs. La somme m'évoque vaguement les vestiges de l'ancien franc dans les bouches adultes des années soixante-dix. Elle agréé mon daron. Coffre, portières, mon père va devant, nous derrière. Pas de ceinture. Nous approchons d'un porche au-delà des rangs dormants des autos immobiles. Une barre rouge et blanche nous y barre le chemin. Une guérite sur le flanc s'adresse à la fenêtre du chauffeur. Mon père se penche tend un billet vers l'ouïe noire de la guitoune. La guérite est d'accord. La barrière lentement opine à son tour en saccades et remonte. Le passage a coûté à mes hôtes encore deux cents francs. Nous pénétrons dans le vrai monde.

Là, sans prévenir, l'Afrique nous tombe sur la gueule. Le million d'habitants de la ville s'est donné rendez-vous pour une braderie géante. Chacun a quelque chose à vendre, proposer, échanger. Mines graves, habits élimés, trottoirs encombrés de véhicules en désordre, sur des cales ici, dans une mare d'huile là. L'atmosphère est pesante, les visages s'ouvrent pour se saluer, se referment aussitôt. Des regards croisent le mien au passage du taxi, s'étonnent brusquement, laissent paraître des cornées jaunes et rouges.

En permanence grimpé sur le klaxon, le chauffeur avertit le monde de son imminente fin, sous, sur ou devant son taxi. Les trottoirs bavent des piétons qu'à leurs tours, les voitures reversent aux trottoirs. Les baraques sur le bord des six voies de la KN 3 sont désarmantes de petitesse. Les rares constructions de bétons que je vois sont flanquées d'échafaudages

de bois artisanaux, improvisations menaçantes et précaires. Inconfortables sur le cadre trop haut de leurs taxis-vélos, des cohortes d'adolescents guettent, impuissantes, notre taxi passer à blinde.

Pittoresque spectacle pour qui est en vacances, mais je viens moi visiter les gens de mon sang.

Être du sang de quelqu'un ici est une malédiction. Depuis 90, près d'un million d'êtres ont versé le leur pour avoir appartenu à celui de tel ou tel. La mort a emporté frères, sœurs, mères, pères, enfants dans un même torrent, écorché le flanc des collines puis séché en fumerolles rougeâtres, les mêmes qui s'enroulent et s'étranglent tout autour de mon taxi.

Nous quittons la KN, coupons insolemment ses cinq files restantes et prenons à toute bringue la montée chaotique de la KK 559 street. Elle ne porte alors pas encore ce nom, le français s'est arrêté de couler au Rwanda. L'anglais, qui doit le remplacer, n'a pas encore pleinement innervé le pays. Pour l'heure, ce n'est encore que la rue de Camp Zaïre, le quartier congolais. Minuscules baraques de terre, nids pléthoriques amoncelés.

Le taxi bifurque de nouveau, longe un interminable mur, stoppe tout près de « Cégème », la centrale électrique de la ville. Une première preuve de mon impréparation à ce voyage me tombe devant le nez. J'attendais un trottoir, après lui une maison, une clôture, un jardin. Rien de tel, on décharge mes effets à l'orée d'un cantonnement d'argile où plonge une rigole en guise de sentier. Un profond sillon bée en son centre d'où

un aigre filet d'eaux usées nous regarde les jupes. Le flux exhale une pauvre bile, rien de la riche puanteur des égouts de chez nous. Mes narines m'apprennent la consommation chiche des habitants d'ici, pas de détergents, de produits à vaisselle pour putréfier des viandes que l'on ne peut davantage s'offrir. Un effluve vaguement javellisé, doux-amer, languide, habille la prime sociologie olfactive de mon arrivée à Gikondo. Quinze mètres, les parasites me saluent les arpiens, peau à puces, un invariant dermatologique d'un bout à l'autre du globe qui ne parvient pas à me repayer.

Méandres, coins de baraques, avocats gigantesques pesant sur le chemin retors, nous arrivons. La maison s'étale de plain-pied sur quatre-vingts mètres carrés. Au flanc, un appentis en long abrite trois logements loués, trois pièces alignées devant lesquelles on attend et m'observe. A priori lorsqu'on arrive, on ne détecte rien qu'un petit mur d'argile de deux mètres de haut sur trois, entamé en son centre par une porte de fer. Au-delà, une cour beige et grise en « L » laisse sur le flan gauche, les chambres des garçons et de la plus grande de mes sœurs. Devant moi, dans l'angle, la fenêtre sans verre d'un petit appentis livre la vue d'une batterie de cuisine de fer blanc cabossé. En approchant, j'y trouve de quoi faire ménage et cuisine. J'y verrai toujours ma sœur du réveil au coucher.

À droite, la cour forme le fût du « L ». Le mur de la partie commune est percé à hauteur de regard, de deux ouïes gardées par des barreaux : les fenêtres de ma chambre et de la cuisine. Entre elles deux, la porte principale. Au fond des dépendances, des latrines. Un rebord, solidaire des murs, forme un banc d'enfant

qui ceint toute la cour dans son entier. Par-dessus la palissade, les monstrueux yeux verts d'un vieil avocatier veillent sur la maisonnée.

C'est une maison luxueuse : nous sommes dans l'un des huit quartiers de la ville alors approvisionnés en électricité. Il y a dans la cour un robinet. Au Rwanda en 2002, l'eau courante chez soi, c'est une piscine privée en France. Neuf familles viennent s'y approvisionner, chaque jour. Pendant que je serai là, nous mangerons de la viande une fois par semaine à peu près. Un train de Pharaon. La majorité des citoyens n'en voit simplement pas la couleur. Mon père m'indique bientôt une nouvelle dépendance : une douche flambant neuve. On l'a faite pour moi, pas de petites dépenses. Elle est froide, mais d'ores, il est évident que je m'y astreindrai à une toilette quotidienne et docile. Aucun *Umuzungu*<sup>2</sup> n'habite à Gikondo, aucun n'a habité, aucun, sûrement, n'habitera. Les rares afrophiles ou prêtres de tous poils qui vinrent s'encanailler s'en sont toujours retournés auprès des leurs, à Kyovu ou l'un des autres beaux quartiers aux abords du centre-ville.

« Je leur avais dit : s'il est de mon sang, il viendra habiter chez moi. Sinon, il ira loger avec les autres à l'hôtel des Milles Collines, dit mon père. »

Il apparaîût que de manière innée, il ne m'est pas venu à l'esprit de dormir ailleurs que là où j'allais. Moment glorieux à bon prix, on est content que je sois normal.

---

2          Blanc, étranger.

Ma sœur Marie-Louise m'accueille, le regard vague. D'un coup d'œil, on sait que la guerre pour elle ne finira pas. Sa tenue livre sans pudeur son secret : elle est en charge de tous les travaux de maison, enjambant à rebours la modernité, elle est retournée au rôle des filles pauvres du Rwanda ancien. Sitôt ma main lâchée elle s'efface, sans plus un autre mot, ce jusqu'à mon départ, un presque mois plus tard. Ange court et fait piailler ses quatre ans tout autour de mes jambes, l'antithèse précise de sa demi-sœur. Toute en yeux gigantesques, elle n'est que rire et découverte. Un frère nouveau, plus grand encore que le plus grand, arrive d'un pays de légende. Une rencontre avec un Obiwan Kenobi qui se révélerait de la famille. Ngabo m'accueille avec chaleur, dix ans joviaux et souriants, à l'œil, l'impatience de découvrir les merveilles de mon sac à dos. C'est un long garçon au nez fin, déjà élégant sans en rien savoir encore.

Je déballe les cadeaux que j'ai cru bon de préparer. Un ballon de cuir pour Ngabo, un cri de joie, un regret de n'avoir rien pour le gonfler, un nuage de poussière au glissé d'un virage : il a disparu en quête d'une solution. À peine a-t-il passé le pas de la porte de la propriété que déjà, je l'entends informer son monde de son emplette et démarrer sa quête.

Une montre. Merci. Sobriété du demi-frère Jean-Paul, aussi massif et jeune qu'imposant de méfiance et de gravité.

Une boîte de feutre pour Ange.

« Mais ça va pas ?

— Quoi donc ?

- Mais elle va les emmener à l'école !
- Euh... Oui. Pourquoi ?
- Eh ! Ils vont croire qu'on est riche, ils n'ont même pas de table. »

Au temps pour la norme, les bons points gagnés tantôt en décidant de dormir là se dissolvent dans cette évidence : pas de table, pas de feutres. Bras ballants, l'expression nette d'une courgette encore jeune peinte sur le visage, la mâchoire assez lâche pour qu'un morceau de langue demande son chemin. Une saucisse dans la cour.

Nous sommes le 24 juillet 2002, je suis là à la faveur d'un constat de mauvaise couleur un beau matin en France. L'évidence inverse me raccompagnera d'ici vingt et un jours. Je suis en tout cas, un riche dépenseur de devises : les trois cents euros que j'ai ponctionnés sur mon traitement de chômeur vont m'octroyer le droit de claquer en trois semaines le SMIC annuel rwandais. Je suis immensément riche et non moins immensément inconscient de ce que vivent quotidiennement quatre-vingts pour cent de mes égaux sur terre.



## *Ubuhake*

Il existait, jusque sous le règne de Mutara III, un servage lié à la tête de bétail : *l'ubuhake*. Le Roi (le *Mwami*) possédait son troupeau propre et, au milieu de celui-ci, un taureau particulier, réputé son équivalent dans le peuple des vaches.

Le Mwami prêtait à plusieurs de ses courtisans un certain nombre de bêtes dont une part des produits devait lui être rétrocédée. Ces obligés étaient appelés *umugaragu* (pluriel *abagaragu*). Le roi lui, devenait leur *shebuja*. L'*umugaragu* gardait les bêtes à vie ainsi que leur progéniture. À sa mort, vaches et obligations passaient à son héritier.

À son tour, l'*umugaragu* prêtait à un plus petit un certain nombre de têtes avec lesquelles venait l'obligation de rétrocession d'une partie de leurs produits. Il en devenait de fait le *shebuja*. Ce nouvel *umugaragu*, prêtait en dessous de lui et ainsi de suite.

La vache, au Rwanda, conditionnait grandement la vie quotidienne de la population et structurait très fortement la société traditionnelle rwandaise. Les différentes phases de la journée du bétail portent un nom particulier qui désignait, comme jadis les Matines, Vespres et autres prières en France, les différents temps de la journée. Mon père par exemple fut baptisé Rulindamanywa (celui qui veille en plein jour) parce qu'il est né à l'heure de *mumashoka*, le temps de l'abreuvoir,

lors duquel aucun mâle n'est censé demeurer au foyer. Tous sont partis mener le troupeau boire.

*Lubuhake* était, avec *l'ubukonde* (cf. : Ubukonde, page 45), un des leviers dont le roi jouissait pour contrôler de la démographie de son royaume ainsi que le garant de la circulation d'une forme de transcendance dans l'autorité pyramidale imposée dans le Rwanda traditionnel.

Lorsque Mutara III abolit les servages en 1954, ce qui était établi par le fait religieux, traditionnel, devint brutalement trivial et, là où on participait de la perpétuation du monde, il ne fut plus question que de locations et d'achat. Aussi, de suite après la liesse que cette décision suscita légitimement dans les couches les plus basses du système (car il s'agissait en définitive aussi d'un système de servage), vinrent les anicroches, les querelles et, plus généralement, le désenchantement de ne plus participer de la mystique rwandaise.

Cet épisode est, pour moi, paradigmatique de la réification des Tutsis, jusqu'à en faire des nuisibles : la trivialisation de leur rôle dans la civilisation rwandaise.

## *Ibijumba*

Une fois la fratrie rencontrée, mon père m'a présenté sa nouvelle femme, Céleste qui, pleine d'une déférence un brin exagérée, m'a fait faire le tour du proprio. Elle semble nerveuse, comme n'ayant pas encore trouvé sa place malgré cinq ans de vie commune. Elle me montre ma chambre : une console, une lampe, un lit à moustiquaire sans laquelle il m'est ordonné de ne jamais dormir. J'y dépose mon grand sac, sort deux trois babioles, ressort. Céleste me tend un verre de thé rwandais, de la presque poussière qu'elle a passée comme du café, au travers d'une passette, d'un trait dans une thermos. Bon thé, cuisine chaleureuse. Une épaisse table en occupe la longueur, plus de chaises que de convives. Toute la famille m'entoure, mon père trône, pérore, évoque la prochaine visite de Ntimirabira, sa mère, sa satisfaction de pouvoir enfin lui prouver par la chose qu'il a bien un fils européen, un premier-né *muzungu*. Elle ne l'a jamais cru. Trente et un ans d'absence ont fait de moi un trophée à défaut d'un fils, c'est toujours ça. Nous ferons une photo bientôt « avec mon premier-né à ma droite », des accents bibliques qui ne me rassurent pas. Mon père a fait mander un professionnel pour l'occasion.

J'ai senti chez Jean-Paul une raideur à l'annonce de la géométrie de la photo à venir. Il est l'aîné loin après moi certes, mais celui qui demeure, le fils réel. Tout dans ses vingt ans irradie l'homme bon, solide, celui

sur lequel le père, déjà faible, s'appuie. Que faire alors, d'un enfant gâté de dix ans son aîné, dont on décrète d'un coup qu'il doit le supplanter ?

Une fois l'assemblée dissipée, je m'approche de lui, propose mon aide. Il faut s'occuper des épinards pour ce midi. De l'appentis de Marie-Louise, il sort une vasque de bois et une botte de feuilles vertes, les épinards de sorgho : *Ibijumba*, premier mot de mon lexique. Il me tend un pilon, me montre la méthode. Un geste léger, preste, moins aisé qu'attendu. Patiemment, Jean-Paul m'explique dans son français diaphane, prend le pilon, montre et montre encore. À mesure que je fais le geste mien, la conversation se délie. Nous pilonnons un moment la contrariété qui tout à l'heure, nous rendait concurrents.

Puis le père déboule, décrète qu'on doit me tailler un costume. Bien. Dans la semaine donc ? Le temps de prendre rendez-vous, les mesures, de le confectionner, en faire les essais, les retouches... Mais sur le fond, je suis partant. Parfait. Autre chose, il nous faut de suite aller voir le pays. Dociles, Jean-Paul et moi nous exécutons, abandonnant à Marie-Louise *Ibijumba*, pilons, vasque et conversation.

Remontés jusqu'à mon point de dépôt en taxi, près du terrain de foot ocre du quartier, nous prenons sur la gauche, longeons le mur de Cégème vers l'artère principale. Sur son autre rive, un hangar de taules, peu sûr, culmine sur une bosse. Nous y grimpons. Nous pénétrons dans le hangar par un sas aveugle, comme celui d'une église. Après lui, une pièce aux murs mangés par d'immenses fenêtres. Un alignement de

métiers à tisser et de machines à coudre occupe une quinzaine d'employés qui, comme une collection de piliers de bar, tournent comme un seul homme la tête à notre entrée. Du bout de la colonne, un petit homme affable émerge, salue mon père qu'il attendait, manifestement. Palabres rwandaises. C'est donc apparemment le moment du costume. Prises de mesures. Mon père disparaît avec le couturier, Jean-Paul avec lui, je dois, pour ma part, rester seul à attendre, devant les employés rapidement rendus à leurs canettes. Pas le temps de protester.

Mon mesureur, après une longue attente, revient, me tend veste et pantalon taillés dans ce que, de suite, je reconnais être un échantillon du papier peint de la cuisine de feu ma grand-mère. Je l'enfile malgré tout, sans poser de question. On me tend un miroir. Pas de doute permis : une saucisse à motifs.

Mes hôtes refont surface. Connaisseurs, satisfaits, les mentons gris du maître-tapissier et de mon géniteur opinent de concert. Apparemment, c'est bien d'un article de charcuterie en habit de fête qu'on a manqué ces derniers temps à Gikondo. On ne me laisse finalement que peu de temps pour entrer dans le rôle. En deux « *mwilirwe* »<sup>3</sup>, je suis dehors flanqué de mon escorte. Déguisé en cuisine d'époque préFormica, je me pavane dans les rues du quartier, costume d'Afrique de l'Ouest au plein cœur des Grands Lacs

---

3 au-revoir.

où tous les mâles sont en costume sombre, occidental. Un touriste dans tout ce qu'il peut posséder de jocrisse.

Tenu bien droit par l'amidon rigide de mon basin tout neuf, je n'ai pas le loisir de repasser chez nous enfiler un jean : nous nous postons de suite en face de l'atelier pour attendre le bus. Direction Mumuji : le centre-ville.

Le bus lui, ne recèle pas de surprise, c'est exactement le combi Toyota surpeuplé auquel je m'attendais. Mon père s'est installé au fond, moi devant lui, Jean-Paul, lui, a décliné et regagné ses murs. La perspective de quelques plis à mon habit de bristol me réjouit vaguement. Descente de la colline, Ibis, marabouts sourcilieux, eucalyptus puis, de nouveau, les six voies anarchiques de la KN3. Mon père m'indique l'hôtel des Milles Collines où j'ai eu l'heur de ne pas débarquer. Un rond-point, des feux rouges grillés en permanence. Mumuji.

Une enceinte de trois cents mètres carrés qui abrite un fouillis joyeux de piétons et de camionnettes m'est donnée comme « la gare ». À renforts de klaxon, notre bus y chemine, parvient à l'aire dédiée au parcage. Une fois le moteur arrêté, les passagers extérieurs décrochés de leurs places sur le toit, les rebords et les flancs, quelqu'un ouvre la porte latérale. Chaque bus arrêté attire une cohorte d'enfants d'une dizaine d'années qui, chacun, guident un autre, aveugle, de trois ou quatre ans leur aîné. L'un de ces duos approche notre porte. Le jeune guide tire la main anophtalme au contact du premier voyageur à portée puis s'efface.

Dans une litanie de lamentations, l'adolescent mande l'aumône à chaque nouvelle personne qu'il touche. Derrière moi, tandis que la main de l'aveugle s'approche, une autre, paternelle, me prend l'épaule : « Tu ne donnes rien. ». J'obtempère, absent forcé au regard creux près de moi.

Émergeant à grand peine des gargouillements de la foule, je ne trouve pas le temps de goûter l'air frais : un frottement contre mon mollet. Une adolescente sanglote.

Elle mesure moins d'un mètre doit avoir quinze ou seize ans, le visage rond et plein, elle n'est promise à aucune beauté notoire, mais sa figure, sous la couche de malheurs qui tôt l'a recouverte, dit qu'elle était aimable. Les deux coins de sa bouche remontent joyeusement, on y devine des rires à l'écho lointain d'une enfance tranchée, comme légendaire. Ses yeux étonnamment, ne portent pas de tristesse, deux minéraux, légèrement plissés. Sa tête est ovale de malheurs contondants, non une rondeur de trisomie, un ovale forcé, bossu. Elle ne dit rien, me regarde. Je ne m'attarde que peu sur ses traits finalement, la couture grossière des *kamahambiri*<sup>4</sup> sous sa blouse a arrêté mes sens. Rien ou presque ne me parvient lorsqu'enfin elle me parle. Je suis entier par terre, face à cette paire de tongs cousues à ses deux aines. Ses quatre membres sont coupés.

---

4 Sandales,tongs.

Ma main saisit ce qu'elle trouve dans la poche de mon pantalon de clown européen, trouve une pièce, la glisse à la hâte dans la sienne, cousue à hauteur de sa jeune poitrine, sur sa blouse, un petit enclos encore normal, intact.

Deux euros : 1000 francs rwandais. Sans doute ce geste devait-il me payer le droit de circuler, d'aller un peu plus loin, poursuivre mon numéro de Français en vacances ? Raté, elle pleure, on me dévisage et mon père m'engueule.

« Ça va pas non ? Tu viens de lui donner de quoi manger pour des jours. »

Mon arrivée remonte à moins de 5 heures. Ça va être sport.

Gêné de devoir trimballer une tirelire sur patte, il s'excuse auprès du monde, me rudoie et me pousse en surjouant sa colère. Il gagne le droit de circuler.

Sur le chemin qui nous mènera au marché, la route et le trottoir ne sont que convention. Les piétons s'accordent avec les véhicules dans un perpétuel conflit territorial. Ni bordure ni caniveau ne viennent entraver la pleine latitude laissée aux négociations.

Au détour d'une rue, en travers de la bande de terrain que nous avons élue pour trottoir, un obstacle. L'homme est assis par terre, adossé à un mur, les jambes repliées, le visage émacié, ses bras maigres posés sur des genoux osseux laissent baller les défroques d'une tunique de lin blanc. Il se plie un peu plus pour nous

laisser du champ, mais l'obstacle demeure. Son pied nu, près d'un mètre de long, nous barre le passage. Le mont Uluru d'Australie fait obstacle à nos pas. Il a la couleur de la terre volcanique qui sûrement est la cause de son infection. Mon père l'enjambe sans ciller, je le suis puis me retourne, fasciné. « Éléphantiasis me glisse-t-il en tirant un lai de mon papier-peint à motifs. » Des souvenirs d'exemplaires du Crapouillot qui circulaient jadis au lycée me reviennent, les clichés coloniaux d'hommes assis sur leur service nous rendaient hilares. L'homophonie de l'infection me l'avait fait retenir sans problème, des couilles d'éléphants, tu parles, à seize ans, du bon matos à blagues. Pas matière à se taper le ventre ici. L'air presque souriant, serein, du roi de cette montagne ajoute en illisibilité à la situation.

Mon père lève le nez : des connaissances, il va goûter sa revanche, exhiber son aîné de France, essayer l'embarras que tout à l'heure ma commisération lui a causé. Je vais me garder de tout écart.

« *Mawaramutse, amakuru ki ?*

— *Amakuru ni byiza.*

— *Ni umuhungu wanye.*

— *Aaah, aravahe ?*

— *Afaransa.* »<sup>5</sup>

---

5 « Bonjour, comment ça va ?

— Les nouvelles sont bonnes.

— Voici mon fils.

— Aaaaah, et d'où vient-il ?

— De France. »

Tête de biais, main sur le bras, je salue : « *Mwaramutse* ». Passé le guet de mon glossaire, le reste de la conversation dévale en flots fournis sa vallée d'amabilités. Une saucisse, impavide, en contemple le cours. J'attends, tourne la tête et lorgne le rostre qui pousse à l'extrémité de la jambe du roi de l'Australie. D'un coup d'œil, il m'a décodé et me demande, de loin et en français, si je suis en voyage.

Tout à sa conversation, mon père à deux pas, ne prête qu'une attention distraite. J'engage le dialogue, me fais confirmer la cause du monumental ripaton et rapidement lui demande s'il est curable. « — Oui, on peut me l'enlever, mais comment je gagnerai ma vie alors ? Des amputés il y en a plein le pays. » Une chose est de savoir parler, une autre est de savoir quoi dire. Je ne répons rien qu'un : « Ah bien sûr » benêt, salue et retourne à l'incompréhension de l'autre conversation, attendue celle-là.

Elle s'achève finalement et nous repartons pour le marché. Sous le toit de tissus composites de la halle, mangues, goyaves, avocats géants, *imateke*, *ibijumba*, *maracuja*, bananes plantains, manioc, une nation de fruits, de légumes inconnus et bavard en couleurs nous attend bruyamment. Soudain partisan de l'immersion linguistique, mon père décide de me faire acheter des patates. On me donne la phrase à prononcer : « *Ndashaka abatata* »<sup>6</sup>. Je m'exécute. On me répond...

---

6 Je voudrais des patates.

Saucisse. Fin de l'expérience.

Depuis notre arrivée sous l'auvent du marché, de petits enfants en haillons nous talonnent. Ils sont deux ou trois, piaillent en *kinyarwanda*. Pauvres parmi les pauvres, ils portent des anoraks, trop chaud normalement, mais si déguenillés, déchirés, évidés qu'ils assurent à peine la simple couverture de leurs bras décharnés. Ils n'ont pas six ans. Mon père n'y prête pas plus attention que tout à l'heure au pied de l'éléphant. Ce n'est qu'une fois revenu à la lumière blanche, hors des bâches du marché, qu'ils engagent le contact. « Ils veulent que tu leur laisses porter tes sacs de courses. Laisse-les leur. Tu leur donneras dix centimes, pas plus. » Bien. Je les leur tends, ils nous suivent. Nous repassons par-dessus l'Australie, je m'appête à saluer son roi quand, d'un coup, tout s'anime.

Sans réclamer leur part, les petits lâchent les sacs et déguerpissent soudain. Une escouade de cinq hommes en uniforme vert vient de surgir d'un coin de rue, des chicotes aux poings, de deux bras de longueur. L'un des petits, trop consciencieux, le poignet emmêlé dans les hanches, a pris le temps de me laisser mes provisions. Trop de temps. Il semble à bonne distance, mais l'un des miliciens brasse l'air d'un revers de son bâton qui l'atteint au flanc. La force de l'impact envoie son petit corps au sol, tordu sur le côté, dans un cri déchirant. Mais l'enfant se redresse et, pas même encore debout, détale, presque à quatre pattes. Il disparaît, la main sur les côtes en piaillant. Fin de l'épisode. La milice ne lâche mot, bifurque dans une ruelle et disparaît.

Plus tard, le soir venu, assis dans la cour, je relate-  
rai l'irruption des cognes et la brutalisation de l'en-  
fant à mon frère Jean-Paul. Les enfants en guenilles  
sont appelés des *mayibobo*, m'explique mon frère, une  
appellation spéciale pour les enfants clochards. Les  
rosses en revanche, n'ont pas de nom propre et, pour  
la couleur verte de leurs uniformes, je les baptise *ibi-  
jumba*, du nom des épinards que nous avons pilés tan-  
tôt. « Ha ha ! *Ibijumba* ! » De tout le séjour, Jean-Paul  
ne s'en remettra pas de rire.

La basse flicaille de part et d'autre du globe, n'est pas  
de nos amis. On la pile au bâton avec égal plaisir. Elle  
a la propension magique de faire contre eux des frères.

## *Ubukonde*

Il y a, au Rwanda, deux régions traditionnellement distinctes : le Centre-Sud, le Nduga, et le Nord, le pays Kiga. Si le Nduga est réputé pour être une terre d'échange et de mélange entre Tutsi, Hutu et Twa, le Kiga a une démographie nettement plus homogène.

En outre, le système de servage qui était plus marqué dans cette région était celui de la houe : l'*ubukonde*. Le roi possédait toutes les terres, en prêtait contre rétributions à des seigneurs qu'on appelait des *abakonde* (singulier *umukonde*). L'*umukonde* prêtait à son tour de la terre qui, comme pour les troupeaux dans le cadre de l'*ububake*, passaient à l'héritier en même temps que les obligations afférentes.

Le Kiga, dont la bourgade principale est Ruhengeri, était très structuré par ce système. Lorsque les Belges sont arrivés et ont décidé de faire des Tutsis leurs administrateurs, ils ont brutalement spolié nombres d'*abakonde* de terres qu'ils « possédaient » depuis plus de 300 ans, pour mettre de force à leur place des « nobles » Tutsi parachutés depuis le Nduga. L'a priori négatif dont les « coquets » du Sud souffraient déjà fut exacerbé d'autant lorsqu'une poignée d'entre eux s'arrogèrent sans ménagement des privilèges pluri-séculaires foncièrement immérités.

Cet aspect de la politique coloniale belge est à mettre en lien avec le fait que, lors de la gestation du génocide, l'épicentre du fanatisme racial qui le conditionnerait se trouverait justement à Ruhengeri.

# Nyabinghi

Deux ou trois jours à Kigali. Je dors mal. Une insomnie hors de chez soi est un supplice poli, qui prive des expédients qui la trompent d'ordinaire et nous laisse allongés, regard fixe, tout attente. Je fixe dans la pénombre le point du baldaquin qui tient ma moustiquaire, un trou de balle de fantôme qui me fixe en retour. Passé la réminiscence furtive de souvenirs d'enfance de cachettes, de maisons de couvertures, le Casper qui m'abrite des voracités paludiques de la nuit rwandaise dit placidement ma condition : inadaptation à l'environnement dans lequel je me suis immergé. Un voile de tulle pour protéger le sommeil d'un bébé de trente et un ans qui ne vient pas.

Il pointe en général une demi-heure avant le petit matin. S'il n'y a rien ici pour tromper une veille, il n'y a rien davantage pour engraisser une matinée : on se lève, on s'agite à Gikondo. De mauvaise grâce, je finis par me lever. Je passe face à ma chambre, tout droit à la cuisine. J'y trouve mon père à table où il préside, avalant une plâtrée de pommes de terres, de courges et de carottes.

« — C'est ainsi qu'on déjeune ici. Mais je sais que chez vous, c'est différent alors je suis allé à la boutique t'acheter ceci. »

Un morceau de pain rond, un pita, dans un sac de plastique m'attend sur la table, à sa droite.

« Mange, aujourd’hui, nous partons voir le pays. Je suis désolé, je ne t’ai pas trouvé de beurre. »

Pas grave, je déjeune au fromage d’ordinaire. Il n’y en aurait pas davantage. Je prends le thé puis le pain, tente quelques légumes, lâche prise à la première patate. C’est ainsi tous les jours.

Trois camarades de Jean-Paul viennent chaque matin visiter la merveille. Milton, large visage jovial grand sourire, Jules, grand gaillard basketteur dont l’embonpoint trahit l’aisance et Pierre Claver, menu garçon orphelin au nez aquilin, aux grands yeux demi-clos et pommettes saillantes. Pierre Claver Byakifato, « Byaki », s’est donné la mission de m’apprendre à parler l’*ikinyarawanda*. Revenu de chez lui un manuel sous le bras, il a entrepris ma sensibilisation à cette langue bantou, la plus proche de l’originelle d’après mon père. Au jeu des langues européennes, certains se gargarisent d’exceller ci ou là, d’autres de ne supporter telle ou telle culture, mais, pour tout occidental, le jeu est balisé. Les mêmes structures grammaticales sont peu ou prou à retrouver. L’*ikinyarawanda*, lui, me perd dans son tropique non latin : pas d’article, tout du pronom à la négation est intriqué au verbe, le possessif est loin, rejeté après que le possédé ait été exprimé. J’en passe. J’en chie. En dehors d’*ukawote*, *usawone* et *afaransa*<sup>7</sup>, rien des petits cailloux sur lequel nous traversons de mot en mot les frontières de notre vieille Europe ne reste pour m’y retrouver. Tout le

---

7 Carotte, savon et France.

vocabulaire doit être appris par cœur, verticalement. Malgré sa patience placide, Byaki ne parviendra guère en trois semaines qu'à me faire dire j'ai faim, soif, sommeil ou bien dormi. Devant la chambre des garçons, sur le petit banc adobe nous peignons chaque matin, l'un à répéter, l'autre à apprendre, s'échangeant tour à tour la polysémie de ces deux verbes dans une pièce de théâtre toujours ponctuée des rires de Jean-Paul et Ngabo.

C'est sous leurs ricanement d'abondance que mon père sort finalement pour m'emmener comme convenu en voyage, le premier hors la ville. Nous allons à Butare, la cité universitaire au plein Sud du pays. Nous visiterons en passant le Musée National du Rwanda. Proposition est faite à Jean-Paul de nous accompagner. Déclinée. « C'est une Nyabinghi ! » s'écrie mon père en se moquant de lui.

Au temps où j'agitais les dreadlocks, jouais et chantais le reggae du mieux qu'il me semblait, au temps où je revendiquais l'Afrique comme paradis ultime sans y avoir posé ne serait-ce qu'un ongle de pieds, nous était venu, je ne sais comment, l'explication que le Nyabinghi était la forme du reggae la plus antique, l'origine. Scandé par le rythme Buru<sup>8</sup>, le Nyabinghi était une musique de prières éthérées, brochant les thèmes

---

8 Rythme importé du Congo en Jamaïque par une frange des esclaves au XVIIIe qui donne un coup grave sur les deux premières noires d'une mesure de quatre temps auxquels répondent quatre ou deux doubles-croches aiguës.

rastafariens en volutes alambiquées. Nyabinghi était censé être l'essence du reggae et donc, essentiellement jamaïcain. Il était masculin et inspirait une vague révérence. Or voilà que mon père, à 8000 bornes de là, m'explique qu'en fait, une Nyabinghi, en plus d'être féminine, est une divinité qui vit aux sources du Nil blanc au sud proche de Kigali. Sa particularité précisément aurait été de ne jamais traverser l'eau, d'où son entrée dans la vulgate rwandaise comme divinité des casaniers. Le fait qu'elle ait traversé le continent, les mers de part en part, jusques aux Caraïbes et qu'elle s'en soit retournée pour, finalement, atterrir à Amiens pousse le rasta comme l'homme de Kigali à un conséquent codicille : m'est avis que votre Nyabinghi, au mieux, ne vous a pas tout dit.

Ce terme au plein sein d'une Afrique vécue cette fois, à 8 000 kilomètres des fantasmes chevelus des années quatre-vingt-dix, me requinque : au moins une chose connue. Je l'emmène en bagage, nous partons.

Mumuji puis Nyabugogo, la grande gare routière, le cœur des déplacements au travers du pays. Mon père n'a pas fait les choses à moitié, nous voyagerons dans un demi-bus aux places individuelles, un car d'*abazungu*<sup>9</sup>, de touristes. Chemins, virages, mon père m'indique le lieu d'où la Nyabinghi n'a (en principe) jamais découché. Gitarama, Kigoma, enfin. Un peu avant Butare, nous parvenons à une large esplanade de briques rouges qui rappelle mon Nord de France.

---

9 Les blancs, pluriel d'*Umuzungu*.

Le bus nous y dépose et, depuis le surplomb que de larges escaliers invitent à descendre vers l'entrée, j'embrasse l'ensemble du bâtiment. Sa série de toits en demi-chevrons convoque les usines de textiles de chez moi, l'architecte est un Belge, on sent une citation. Le bâtiment est divisé en deux parties : l'une à droite est sépulcrale, petits faîtages et vitraux font deviner une chapelle dédiée aux victimes du génocide, l'autre à gauche comprend le hall d'entrée et deux salles plus vastes en toute extrémité.

De ma visite, un souvenir surtout. Au milieu d'artefacts dont la valeur m'échappe, mon père m'indique du pouce, avec un air de satisfaction maligne, un petit cartouche à l'entrée d'une des vastes salles de l'édifice. Le carton atteste de l'existence de la Nyabinghi, ainsi donc, que de la validité de l'exposé de mon père tout à l'heure. La salle elle-même est occupée en son centre par une reproduction à l'échelle un d'une hutte typique d'agriculteur-éleveur du Sud, une habitation protohistorique africaine telle qu'on l'imagine et qu'on croise dans l'iconographie anthropologique de masse, de ces images annotées « Hutte traditionnelle africaine » comme si un organisme HLM avait réussi une opération de nivellement du logement moyen et avait imposé un Chemetov de paille sur le continent entier pendant les siècles qui précéderent la colonisation. Bref, un morceau de bouquin.

Une marche d'argile semi-circulaire en inaugure l'entrée, une sorte de bac tapissé de nattes. L'entrée elle-même est une large ogive couronnée d'une marquise d'osier couverte de chaumes. L'habitation en est d'ail-

leurs toute entière composée, des fagots appairés par de la ficelle de paille. La partie haute, de forme ovoïde, est protégée de la pluie par un tissage d'osier.

« Ah, mais c'est exactement dans cette hutte que je suis né ! »

Comment depuis cette hutte, mon père est arrivé à Amiens, ville de pluies, de voitures, d'immeubles et d'études ? La paisible attente dans laquelle j'ai végété jusque-là, me repaissant des succès locaux en guise d'études, se cogne violemment contre la somme d'efforts qu'il a dû produire pour arriver là où je suis resté.

Me revient le souvenir d'un voyage ici, organisé au temps de mes quatorze ans auquel je m'étais soustrait *in extremis*, terrifié par la certitude de l'inadaptation de ma révolte sauvage d'adolescent sans père à ce que cette vie exige de discipline, de respect et de travail. J'ai trente et un an, suis moins sauvage certes, mais ne m'en sens pas plus de légitimité à me pointer là, gras comme un dindon et exigeant tacitement qu'on prenne soin de moi, qu'on me guide et me tienne la main sous peine d'être avalé séance tenante par la réalité.

Saucisse en somme, mais en secret.

Lui, bien sûr n'est pas ému, il se lance dans une description *in vivo*, d'une journée banale de la vie à la hutte.

« Ici, nous nous réunissions le soir avant d'aller dormir, les enfants dormaient dans ce réduit, on baissait ce pan de paille pour fermer ».

Nattes suspendues, enroulées s'ouvrent et se referment, le *mbabura* au centre, s'allume puis se laisse mourir, les grands-parents, se lèvent, sortent, reviennent palabrent, nous sommes bientôt quinze ici, pris dans le récit de mon père à rempailler le temps. Une fois assuré que tout le monde s'est couché, qu'il n'entend plus un bruit, Rulindamanywa<sup>10</sup> quitte doucement la maison. Je pénètre, moi, encore un peu plus dans une perplexité labyrinthique.

---

<sup>10</sup> Rulindamanywa veut dire « Celui qui veille », c'est le nom qu'on lui a donné le jour de sa naissance.



## *Baptêmes*

Au Rwanda, le patronyme n'existe pas. Avant l'introduction du catholicisme, on se contentait donc du nom de baptême qu'on vous octroyait. Fut un temps où le plus ancien pouvait avoir la priorité pour suggérer le nom d'un nouveau né, mais ce qui est acquis comme courant est qu'une fête est organisée lors de la naissance et que tous les enfants du village ou du quartier sont conviés et priés de se présenter avec une proposition de nom parmi lesquelles les parents choisiront.

Le nom est proposé en fonction des circonstances de la naissance de l'enfant, de l'histoire qui l'a conditionnée, de ce qu'on attend de sa venue ou d'autres critères toujours attachés à la naissance du nouveau venu.

Peu à peu, les Pères Blancs ont imposé le devancement du nom rwandais par un prénom chrétien. Mais les Rwandais ont tendance à le reléguer derrière. Ma grand-mère s'appelle donc, Ntimirabira (ne renonce pas) Stéphanie, de fait, née en 1923 et témoin de toute l'histoire chaotique du Rwanda moderne, elle est toujours là. Mon père fut appelé Rulindamanywa, ce fut mon arrière-grand-père Nyabaja qui le baptisa. Les raisons de ce nom sont évoquées plus haut (cf. : Ubhake, page 33). Mon frère puîné s'appelle Tuyshimire (remerciements) Jean-Paul, car, né en 1983, en plein moment de prospérité (cf. : Inauguration génocidaire, page 77), il

fut accueilli comme un don. Mon autre frère s'appelle Ngabonziza (le guerrier de la paix, le champion de la bonté) Jean-Sauveur, il est né en 1990 lorsque la guerre des *Inkotanyi* avait repris et que tout le monde redoutait, à raison, que les questions qui avaient jadis enflammé le pays ne l'incendient encore (cf. : *Inkotanyi*, page 107). C'était d'un champion qu'on aurait besoin. Ma sœur Françoise, morte lors du génocide se nommait Umwaneza (la bonne personne) etc.

Quant à moi qui n'avais pas de nom, on m'a bêtement appelé *Umuzungu*, le blanc, l'étranger, ce très spontanément, sans la moindre cérémonie.

# Inyangamugayo

Le jeune homme s'est assis dans la première partie de la cour, en face de la chambre des garçons. On m'a averti de la venue de quelqu'un qui voulait me remercier. On a été ravi que je sois normal, on l'est maintenant que j'existe : qui peut s'en venir et de quoi peut-on avoir besoin de me remercier ici après dix jours de résidence dans ce pays où je n'ai rien fait pour personne et suis loin d'en devoir comprendre quoi que ce soit de cohérent ?

Je sors et me rends près du robinet unique de la maison, au plein milieu de la cour. Sur le banc mural, un garçon est assis, tête baissée, coudes sur les genoux, mains jointes, le cou lâche et les yeux clos. Il attend comme on attend les résultats d'un examen que l'on sait fatals. Il ne m'a vu ni entendu, me laisse le temps de l'observer. Je ne le connais pas, n'ai jamais entendu parler de lui, on ne m'en a rien dit de plus que le fait qu'il m'était redevable et voulait me le signifier.

« Bonjour. »

Il lève des yeux écarquillés, je perçois dans son œil une larme qui m'effraie. Il se lève et me sert la main avec déférence. Je lui retourne le salut, lui demande son nom et m'enquiers de la raison de sa venue.

« Je m'appelle Jean-Bosco. »

Rien qui puisse m'éclairer franchement.

« Je vous remercie pour tout ce que votre mère a fait. J'ai terminé ma formation, je suis serveur aux Mille Collines.

Si les larmes ne s'expliquent qu'encore peu, au moins la raison des remerciements se fait jour.

Le seul filin qui, avant le 21 avril, tint un lien entre mon père et moi fut le fait de ma mère. Les tuyaux de la gauche enseignante catholique qui furent la matrice de leur rencontre n'ont jamais perdu de leur générosité. Jusqu'à la mort de mon père, 47 ans plus tard, et en dépit d'une inclination à l'acrimonie, ma mère est demeurée l'œil bienveillant, attentif aux évolutions de ma famille rwandaise qui me gardait un regard sur elle, pour le cas où.

Vatican II, le PSU, la CFDT et toute une constellation associative faisaient partie de l'arsenal idéologique qui servait, lors de mon enfance, aux baby-boomers de son entourage, à cuisiner un syncrétisme qui puisse les tenir debout dans les tempêtes idéologiques incessantes qu'ils produisaient. Nombre d'exemplaires de Témoignage Chrétien et de bulletins de Terre des Hommes jonchaient le sol, masquaient les murs de notre logement de fonction. Réunions incessantes, engagements militants, voyages coopératifs pour deux cageots de fraises, tout cela m'avait fait croire en un immuable sanctuaire pour une race de barbus et de robes d'été qui, pétris de rigueur et de bonté, tenaient eux-mêmes les reines de leur réforme, changeaient le monde qui les entouraient.

Mais les années 80 bientôt, jetèrent le fleuve de ces collectivismes dans un delta de capillaires égoïstes, rendirent chacun comptable de sa propre existence, resserrèrent la focale sur les individus et réduisirent drastiquement le champ des possibles envisagés. L'espoir global des hommes dans leurs égaux s'étouffa lentement. Je me souviens d'une réunion de crise au sein de Terre des Hommes, une association de dimension mondiale où ma mère était active. J'étais petit alors, mais me rappelle d'une haute jauge et d'une tension palpable. La montagne de parole avait accouché ce jour-là d'une souris en adéquation avec ce qui allait être désormais le mainstream de l'action caritative : de la grande fédération qui s'enquiert de l'enfance, de ses droits et de son bien-être, s'était décroché une association qui se préoccuperait d'individus connus et peu nombreux, à qui d'autres remettrait des subsides en main propre, des aides nominatives. En ce qui nous concernait, Terre des Hommes était devenu Enfant, Espoir et Vie.

Enfant Espoir et Vie a financé la formation de Jean-Bosco et c'est ce dont il doit s'amender auprès de moi, de moi qui l'ignorais. Il m'explique ce qu'il a pu faire, de quoi exactement je dois remercier ma mère, ne trouve pas les mots pour dire sa gratitude. J'ai beau connaître maintenant la réalité quotidienne de son pays, comprendre à quoi il est tellement reconnaissant d'avoir échappé, je ne suis — et c'est heureux — pas ma mère pour autant et ne parviens pas à me projeter dans la peau du bienfaiteur qu'il est affairé à me tanner. Il ne me pousse guère qu'un boyau de saucisse dans lequel j'ai, ma foi désormais, de petites habi-

tudes. J'expérimente le sentiment singulier de la saucisse contente d'elle-même. Par initiatique, je n'entendais pas tant d'exotisme à la fois.

Empêtré dans l'accueil de cette gratitude imméritée, je vois dans l'arrivée de mon père poindre l'espoir d'une sortie de mon étal charcutier. Saucisse non presciente en sus. Il nous douche :

« Mais je te reconnais toi, tu étais sur la colline de Kyovu le 10 avril. »

La panique se lit très clairement sur les traits de Jean-Bosco, il jette des yeux affolés sur la porte, surpris dans son éloge et ses actes de grâce, il ne peut décemment détalé. Il le voudrait qu'il ne le pourrait guère, il est paralysé par la peur, ça se voit, un lapin dans des phares. Les larmes qui tantôt ne s'autorisaient pas, rougissent sa cornée, mouillent l'une de ses joues. Je ne comprends rien, moins que rien au vrai. Nombre d'éléments me manquent et ne se feront jour qu'après, une fois revenu. Mais je sais d'instinct à ce moment le confort du silence, des autres et de soi-même : parler, ici peut tuer. C'est une mention que l'on pourrait accoler au front de chaque citoyen du pays et de fait, il se tait. Un silence livide attend, nous baigne. Tout regarde Jean-Bosco, écoute Jean-Baptiste.

On aime vanter bêtement la tradition orale d'une Afrique fantasmée. Les griots, la culture animiste et tout un carnaval de niaiseries en chapelets font le bonheur des tiers-mondistes de salon. La tradition orale n'abrite pas seulement la culture ou l'histoire. Ici, c'est la justice qu'elle exprime en premier. La parole pèse

dans les bouches, sur les têtes et les destins. Pour moi, mon père va au boulot. Pour Jean-Bosco, c'est une tout autre affaire : il s'est rendu dans la maison d'un *inyangamugayo* en puissance.

En 1994, 800 000 Rwandais en immense majorité tutsis ont été assassinés en 100 jours. Aucun train ni camp ni planification industrielle n'y ont été nécessaires. C'est la chair du pays qui s'est chargée d'elle-même. Des stratèges zélés avaient lancé des colonnes d'équarisseurs à l'assaut de leurs voisins, de leurs frères ou amis, d'eux-mêmes en somme. La parole alors, avait joué les limiers, précédant les foules, les guidant, invitant les tueurs à des festins de tripes. Au 17 juillet, les gagnants de la guerre — car c'était une guerre — régnaient sur une nation d'assassins. Après ça, la bouche débordant de rumeurs de crimes, le pays s'était tu pour de bon. Ouvrir les mâchoires pour dire la justice ne pouvait plus se faire sans rendre de la guerre par tous les orifices.

Le Conseil de Sécurité des Nations Unie, émanation d'un monde horrifié et perplexe, avait alors mis sur pied le Tribunal Pénal International pour le Rwanda, pour pressurer au linge le boudin des tueries, en faire pisser la justice sinon la vérité. Mais pour juger tout le monde, il aurait fallu deux cent ans au train du TPI. Le gouvernement neuf de Paul Kagame, le nouveau président, mit en place le *Gacaca*. *Gacaca* désignait naguère l'herbe douce sous les arbres sur laquelle on s'asseyait pour régler collectivement ses différends, la justice populaire traditionnelle. Elle fut réactivée pour juger les millions d'assassins que le pays s'était suscité. Les tribunaux *Gacaca* étaient composés d'hommes

dont on ne pouvait légitimement douter de la bonne foi ni de l'intégrité pendant le génocide : les *Inyangamugayo*, ce qu'on pourrait appeler des Justes.

Mon père fut indiqué pour être l'un d'entre eux en 2001, juste l'année d'avant. Une reconnaissance de sa valeur, une marque de sa bonne place dans les papiers du régime. Qu'un *inyangamugayo* vous désigne et vous voilà parti paraître devant un aréopage de juges, bon pour l'acquittement, la prison, la mort ou le camp de travail. La parole tue ici. On peut même être accusé d'en avoir proférées qui ont donné la mort pendant le génocide.

« — Non, c'est une blague, je rigole. »

Jean-Bosco revit, salue et s'en va, sans rien demander d'autre.

Mon père a dû goûter les petits jeux d'insectes, arracher des papattes, brûler des fourmilières lorsqu'il était petit. Nous sommes en 2002, Jean-Bosco avait au plus neuf ans au 10 avril qu'on vient de lui lancer. Il est possible que la blague en fait, soit une vérité, il n'attendra pas qu'on tranche. Car en 94, les enfants aussi ont joué à la guerre. Ils furent enrôlés, ciblés, gavés de haine et ont nourri leurs jeux de cour de récré de tueries puéricoles. Ils sont des milliers à croupir en prison. Enfants génocidaires, un matériau de choix pour une bonne tranche de rire. Mon père a de bons goûts.

Plus tard cependant, il se trouvera lui-même sous le feu d'une parole, y perdra liberté, audition et vue ainsi qu'une part de sa raison. Ensuite encore, on conclu-

ra à l'erreur judiciaire, une simple jalousie qui avait tourné sale. Une blague sans doute. C'est qu'on sait se marrer au Rwanda.



## *Guerre des Inyenzi*

*Inyenzi* veut dire « cafard » en *kinyarwanda*. Ce sera le nom que, dès la proclamation de la première République rwandaise, on donnera au Tutsi. Ce sera aussi le nom d'une guerre qui amorça avec l'indépendance, en 1962, et fit une pause en 68.

L'indépendance du Rwanda fut précédée par une phase de confusion appelée « Révolution Sociale ». Cette appellation, en soi, contient ladite confusion. En résumant beaucoup, elle a consisté en la fronde des dignitaires tutsis vis-à-vis des colons belges, le changement d'appui de ces derniers en réaction, sur la masse majoritaire des Hutus, la favorisation dans ces rangs d'une ambiance insurrectionnelle anti Tutsi et la présentation aux instances mondiales de cette révolte sous les traits de la fronde légitime d'un peuple opprimé depuis des millénaires par une aristocratie tutsie arrogante. Il faut se souvenir que si l'arrogance en question était authentique, elle était largement due à quarante ans de favorisation grossière des Tutsis en défaveur des Hutus.

L'issue des trois ans que dura la révolution sociale fut l'indépendance au sortir d'une série de violences qui jetèrent dehors plusieurs dizaines de milliers de Tutsis.

Les causes de la guerre des *Inyenzi* sont à chercher à la fois du côté des Tutsis exilés lors de la Révolution Sociale, qui avaient fui en Ouganda, à l'Est du Congo, au nord du Burundi,

mais aussi du côté des faiblesses du pouvoir présidentiel rwandais. En effet, que des dirigeants expulsés veuillent retrouver leur pouvoir par la force est un phénomène attendu, qu'un dirigeant privé de cadres (puisque, bien sûr, ils étaient majoritairement Tutsi avant la révolution) pour administrer le pays, exploite une guerre pour consolider sa légitimité n'est pas moins proverbial.

L'origine de l'appellation *Inyenzi* n'est pas bien claire. D'aucuns prétendent que ce sont les belligérants tutsis exilés eux-mêmes qui se seraient baptisés ainsi pour susciter l'effroi chez leurs ennemis. Disons à minima que c'est un thème bizarre.

Quoi qu'il en soit, l'appellation restera et cette guerre des *Inyenzi*, congénitale de la fondation de la République, ne cessera pas vraiment jusqu'au génocide où le terme d'*Inyenzi* sera plus que largement mis à profit pour aiguïser les haines.

## Gisenyi

Un car encore m'organise une projection privée des beautés du pays, du Nord cette fois. Le carreau teint, entre moi et le pays de ma famille, en filtre les violences, ses merveilles seules ont droit de cité. De brume en brume, les terrasses fleuries descendent les collines par petits escaliers, y croisent le jour qui tente sans cesse d'ajouter leurs robes de brouillard. Partout, les eucalyptus veillent sur ces coupables jeux, voilent dès que possible le regard du touriste, font pleuvoir leurs feuilles vertes sur les bords de ma vitre et maintiennent les charmes indicibles du fond des vallons dans une intimité réservée aux méritants, aux paysans qui, plus nous avançons, plus sont âpres à la tâche. Nous montons en pays Kiga, l'antonyme social du Nduga qui vit naître mon père.

Le Kiga est un pays de possesseurs de terres, non de bétail (cf. : Ubukonde, page 45). Lorsque les anthropologues des premières visites, à l'aube du XXe siècle, vinrent armés de leurs pieds à coulisse, s'en mettre un coup violent dans l'œil et décréter les Hutus petits, négroïdes et rudes, les *abakiga* furent leurs mètres étalons. Nulle âme passant en habit de fonction, pas de fesses posées à regarder les routes là où nous allons. Tout un peuple affairé au travail de la terre envahit le pays qui lui-même s'incline, devient une montagne. Le volcan Karisimbi glisse chafouinement son dos

sous nos roues. Peu à peu, les collines se commuent en la pente croissante du grand mont. Le colosse bande les muscles sur ses cotes avant de se montrer.

Il se dévoile d'un coup, aux abords de Ruhengeri, culminant sommet des montagnes des Virunga, il pointe ses 4507 mètres vers des cieux impassibles et tente en douceur d'en soutirer des faveurs pour les quelque 300 gorilles des montagnes rescapés d'un autre génocide qu'il abrite, partageant avec eux un goût incontestable pour l'intimidation.

Le car stoppe à Ruhengeri, nous y changeons de carrosse, retour aux plaisirs étroit d'un Toyota qui s'entête à porter le nom de bus : nous sommes quinze environ sur les huit places normales. Je tiens ma place encore, à la droite de mon père à l'avant-dernier siège qui jouxte la portière. Bien vite la touffeur m'assèche le gosier, j'extrais comme je peux ma gourde de mon sac, évitant le plus possible des rencontres contondantes de mes coudes avec les tempes de mon frère Jean-Paul qui, pour l'occasion, a convaincu sa Nyabinghi de le laisser sortir. Je tends la gourde à mon père qui décline tranquillement puis, charitablement, annonce à mon voisin du siège de devant une proposition que je crois être d'eau. J'en suis loin. Dans ma langue de saucisse, je lui demande gaiement : « *Urashaka amata ?* ». Tranquillement, mon père penche sa tête près du visage inquiet de mon interlocuteur et avant que ce dernier ait trouvé quoi répondre, lui signale gentiment : « *Ni umuhungu wanye. Ni umufaransa* » : « C'est mon fils, il vient de France ». L'homme se détend.

Dans le mariage traditionnel rwandais, le lait est l'élément sacré qui charge toutes les métaphores, célestes comme triviales, de l'union qui s'annonce. Après les sept ou huit étapes qu'il imposait aux fiancés, quand enfin venait le temps de la nuit de mariage, l'homme se devait d'enduire le pubis de sa belle dudit breuvage en préliminaire des délices maritales. L'expression a depuis suivi son petit chemin de dévoilement pour aboutir dans la bouche des prostituées, une manière imagée de proposer son sein. « Tu veux du lait, chéri ».

En l'espèce, je venais benoîtement de proposer du lait à mon voisin de devant, avec à la figure le sourire le plus urbain que je pus composer. Par là, je lui offrais de venir, pour un tarif non encore négocié, se payer avec moi une bonne partie de jambes dans une chambre ou un site qu'on trouverait en chemin, au débotté. Dans le meilleur des cas, j'avais affaire à un parangon de tradition qui s'était vu d'un coup, faire sa vie avec moi, ce, bien sûr après avoir franchi l'ensemble des étapes du mariage coutumier en mon ingénue compagnie.

Saucisse donc, au lait cette fois, rien de bien ragoûtant.

Si au lieu d'« *amata* », j'avais utilisé « *amazi* » comme il se devait, j'aurais échappé à bon prix à cette honte culinaire : une saucisse à l'eau ma foi, c'est bien courant et mon teint dilué avait de toute façon annoncé la couleur dès mon entrée dans le bus. J'ai donc promptement repris le chemin de moi-même.

Des enfants dévalent sur des draisienues bricolées ces mêmes pentes jalouses qui fument de colère sous les roues de bois dur. Le repos, la lascivité qu'on est volontiers enclin à prêter à l'Afrique sont absents à ce monde. Tout n'est qu'effort, dureté et travail adverses. Une fois les premiers champs apparus, de thé, de maracuja, de tabac, de bananes ou de pommes de terre, le vieux volcan se calme lentement, il cesse de monter pour finalement se faire plateau opulent tout autour de la route. À sa main droite, mon père m'indique un campement lointain : « C'est un camp de réfugiés. » De quels réfugiés, d'où ? Pas l'ombre d'un indice, mais je suppose que, peut-être, ce camp abrite des *interhamwe*, maintenus là à la frontière congolaise, commodément reclus en terre Kiga. Peut-être même est-ce ironiquement leur terre d'origine. Il n'est de toute façon pas possible de les ramener en capitale : les prisons sont pleines comme des œufs avariés.

« Toutes les forces vives du pays sont emprisonnées, m'avait dit mon père un soir dans la cour. »

C'est vrai, je n'ai vu jusqu'ici personne de mon âge ni de dix ou de vingt ans de plus. Mon père en a soixante quand je viens et mon frère Jean-Paul, vingt. Ils forment tous deux les parenthèses générationnelles de l'absence du pays. J'en verrai de plus âgé et de plus jeune, mais personne ou peu entre ces catégories d'âge. Beaucoup sont agglutinés dans les immenses hangars de la prison 1930.

Baptisée ainsi par son année de naissance, elle ne devait accueillir qu'une poignée de milliers de détenus et d'insoumis, elle en tient aujourd'hui près de

50 000. Ses cellules, ses allées, ses grilles et ses coursives ont été évidées, des monceaux de caisses les unes sur les autres sur autant de hauteur qu'il en faut pour parquer les millions de prévenus, les ont supplantées. Échelles de corde, systèmes de poulies pour descendre les seaux de merde côtoient les fils à linges que les détenus entassés étendent pour mimer une entrée à leurs cellules de bois. La chaleur et la puanteur sont leurs compagnes de pénitence, les tiennent dans les entrailles, la chair et la charogne qu'ils ont éparpillées, huit ans auparavant. De temps en temps, les *Gacaca* (qui n'en sont encore qu'au stade expérimental) les en sortent, exposent leurs yeux blêmes au soleil des victimes qui les attendent en rond, pour faire leur procès, leur dire combien de temps encore, ils vont mourir là. Mais peu d'entre eux pour l'heure voient leur chance passer, on attend dans la merde que les fantômes meurent.

Ces réfugiés sur le bord de ma route ont un meilleur karma sans doute, ils meurent à la campagne de leur belle mort de faim, de palud, de scorbut ou de choléra. D'autres encore se terrent au-delà des frontières, subissent les assauts que l'Armée rwandaise lance sans cesse aux troupes des assassins en fuites dans la région du Kivu, faisant en sorte de se garder l'acheminement des richesses du sol dans l'Est du Congo. Femmes violées, ventres ouverts, les mêmes manières de Macchabée élisent les mêmes endroits depuis des décennies.

Au détour d'une forêt, apparaissent bientôt les premiers murs de Gisenyi, notre destination. Les murs, le sol sont rouges, tout est de latérite, la terre des vol-

cans. Les stigmates encore frais de la guerre de frontière supplicient les parois. Obus, chapelets de mitrailleuse, balles esseulées, un musée de la mort improvisée escorte le Toyota qui cabote dans les trous, les cassis de la route défoncée au mortier. Ramassant des gravats, un homme en tenue blanche porte des chaînes aux pieds entre deux bouts de mur.

« Il effectue un travail d'intérêt général. »

À notre gauche, une place sans la moindre trace de guerre nous attend. Des tripots, des brasseries attendent le client, parfumés au cabri cuisiné. J'arrive à dix jours de séjour maintenant et c'est la première fois que je suis accueilli, non d'abord par les hommes, mais la ville, celle qui s'en est sortie. En dépit de sa situation fâcheuse, à la frontière Congo-Rwandaise, le point de tension qui fâche tout le monde, Gisenyi parvient à garder des airs charmeurs de station balnéaire. La place est quasi close autour de nous, occultant les affronts que la guerre larvée lui inflige. Devant nous, la verdure d'une haie de bananiers, menant au bord du vaste lac Kivu, s'occupe sous la brise. Les tensions chatoyantes des rouges de la terre sous le vert s'apaisent entre les feuilles, dans le gris bleu métal de l'eau.

Mon père choisit une gargote où avaler une brochette de chèvre. Nous mangeons rapidement puis, sous les saluts silencieux de la végétation, nous partons vers le lac. Sur la plage, cinq personnes : Une blanche d'âge mûr et sa fille métisse, jolie, Jean-Paul, mon père et moi. D'instinct, je me mets en slip de bain sous le regard perdu de mes comparses.

« Les gens ne se baignent pas ici.

— Ah ? Eh bien moi, si. »

Une fois les pieds dans l'eau, je pense à réfléchir. Pourvu que ces eaux douces ne cachent dans leurs tréfonds quelque silure géant prêt à m'emmener chez lui. Une peur d'enfant, je me comporte comme tel : j'ai parlé, c'est trop tard, que de la gueule. Crawl soigné sur 20 mètres puis arrêt haletant de jeune chien rafraîchi. Un regard sur le bord, mon père, mon frère et les deux autres m'informent sans équivoque : je suis arrivé : saucisse dans l'eau, ça y est. Je remonte, m'essuie, me rhabille. Voilà pour les fastes balnéaires.

À dix mètres de nous, la jeune fille aux boucles châtaines et sa mère nous observent, elles n'ont guère d'autre choix, nous sommes le seul spectacle. Mon père assis sur le sable rouge en costume de ville, mon frère en jean et chemise et moi, en bermuda. Plus que le fait qu'il n'y ait que nous, le parallélisme lisible de nos situations nous contraint à nous voir, deux métis sous escorte parentale en territoire peu sûr. Je m'en vais leur parler. Elles viennent comme nous de Kigali, comme moi sont venu d'Europe visiter un père éloigné. Elles sont belges. La jeune fille a vingt-deux ou vingt-trois ans, laisse paraître des signes de complicité compassés par le regard jaloux de sa mère, signes auxquels moi, je laisse la bride libre. Nier le réconfort de retrouver enfin un membre de la nation déracinée des mulâtres serait non seulement idiot, mais encore vain. Nier le fait que notre patrie demeure étrangère à nos parents, de quelque continent qu'ils soient, l'est tout autant. Ils sont blancs ou noirs, pas nous. Après deux résumés de nos itinéraires, je prends un numéro

sans trop d'illusion. Rien ici n'est pour nous propice à une suite, c'est le passé que nous visitons. Je composerai une fois le numéro de ma compatriote, laisserai s'endormir les tonalités au fond du combiné juste une fois pour voir. Nous ne nous croiserons plus.

Au retour de la plage, mes guides me font prendre un chemin de fortune sous les bananiers. Une guérite branlante flanquée d'un écriteau paraît soudain dans les ombrages. Mon père et mon frère passent, je m'arrête un instant, lis : « Diamants bruts, 100 francs le caillou. » La guérite est fermée. À front renversé de l'image d'Épinal du chef tribal fasciné par la verroterie coloniale, ici, on appâte le blanc avec ce qu'on trouve par terre. On shoote dedans, comme m'a dit une fois un collègue de mon père. Toute la région Sud-Est du Congo voisin, qui touche pour partie l'Ouest-Rwanda, regorge de bauxite, d'or, d'uranium, de germanium, de gaz, de cobalt, de fer, d'argent, de platine, de manganèse, de nickel et de diamants. L'ami (dont j'ai perdu le nom) rapportait qu'on appelait cette région du monde : « le scandale géologique ». Je ne peux imaginer que les acharnements occidentaux pour garder ce petit pays sans ressources dans son giron n'aient pas été fondés, pour part majoritaire, sur cette proximité du scandale, en même temps que, de l'autre côté, par la présence des premiers pays anglophones, l'adversaire colonial.

En relevant le front et sortant de la bananeraie, les trous dans les murs de Gisenyi me disent que les vies et les cailloux, de part et d'autre de nos continents, ne sont pas appréciés en même façon. En même façon ici, on shoote dedans.

## *Inauguration génocidaire*

En 1972, un génocide, Hutu celui-là, eut lieu au Burundi. La junte militaire tutsie au pouvoir là-bas depuis l'indépendance, répondit à une tentative de fronde par un véritable massacre, lors duquel entre 200 000 et 300 000 Hutus trouvèrent la mort dans des circonstances atroces. L'ancien président burundais Sylvestre Ntibantunganiya témoigne, par exemple, du fait que, résultats probables du manque final de munitions dans l'armée burundaise, il avait vu, sortant de terre, des bras d'hommes vraisemblablement enterrés vivants qui avaient tenté en vain de se tirer de là. Il faut noter l'étonnant silence qui a régné longtemps sur cette part de l'histoire récente de la région.

Ces événements provoquèrent une vague de migration hutue du Burundi vers le Rwanda qui relança les vellétés ethnocides du président Kayibanda. Celui-ci était alors aux prises avec les anciens *abakonde* (cf. : Ubukonde, page 45) qui avaient espéré en lui un rétablissement de leurs avantages et, ne voyant rien venir, commençaient à réfléchir au moyen de le remplacer. Venant, lui, du Centre-Sud (cf. : Ubuhake, page 33), Kayibanda avantageait spontanément les gens de sa région (mon père entre autres qui serait choisi pour venir étudier en France et devenir l'un des cadres du pays).

Le président accueillit donc avec bonheur la possibilité d'une vengeance contre les

événements du Burundi par des exactions sur les Tutsi vivant au Rwanda et le détournement de l'attention que cela provoquerait.

## Oiseaux de nuit

J'ai dû réévaluer mes besoins en sommeil. Habitué que je suis à veiller jusque tard, bouquiner, faire les bars, je me trouve Gros-Jean quand vient la nuit rwandaise. Le jour garde ici des habitudes d'hiver malgré sa clarté, l'immuable printemps qui règne à Kigali tombe vers six heures, régulier comme une poule. À huit heures, tout est dit, chacun s'en va au lit. Je crois avoir six ans. Vers quatre ou cinq heures, j'ai fini de rêver. Mes yeux s'ouvrent, fixent l'hui naissant au travers des persiennes et, poussé par l'ennui, j'ai fini par tenter une fois, une sortie dans Gikondo dormant.

J'ai ouvert doucement la porte de la maison, suis sorti de la cour puis du bidonville, j'ai remonté la piste sur la rue de Cégème suis monté sur la colline jusqu'à ce que plus rien que des eucalyptus m'attende. De jour, j'avais traversé une fois la forêt qui couvre le sommet de Gikondo. Après cinq minutes de marche, j'étais tombé sur un large bâtiment d'un étage de haut. « Une école d'ingénieurs, m'avait dit mon frère, abandonnée ». J'avais voulu souvent retrouver le silence et l'ombre des grands arbres, le charme de l'irruption de la nature à la ville. Mais les yeux de mon frère me dirent que la forêt n'avait pas ici le pouvoir d'apaiser les esprits qu'on lui connaît chez nous. Quel passé elle cachait, je ne le saurai pas, mais il est clair qu'elle

gardait la charge dont naguère en Europe, les auteurs de grands contes s'étaient nourris pour asseoir nos vieilles peurs.

Dans mes matins écarquillés, j'ai pris mon habitude. Je reste au seuil des frondaisons, m'assois dans l'herbe et contemple les brumes qui caressent les rondeurs de la ville. L'orange au loin, timide encore, accompagne les collines nuageuses, éclaire leurs rondeurs. Au secret, j'aménage pour moi un petit coin de joie. Le sommeil tient le tourment des âmes en respect et nous laisse, le soleil, les brumes et moi, seuls, observant son labeur invisible sur les toits de la ville. Bientôt, comme averti par quelque seuil franchi par l'horizon, le vol d'une trentaine d'éperviers quitte dans un souffle les cimes derrière et au-dessus de moi. Leur mètre d'envergure clair brille d'un coup au faîte de mon monde. Une commotion blanche, furtive, quitte d'un coup mon cœur. Ils s'envolent en silence, emportant avec eux les ramas de rêveries que la nuit a laissés. Aux premiers friselis de la ville, brumes, soleil, collines et fils aîné feignent de s'ignorer, gardent jusqu'à demain leur secret de rencontre et partent, chacun de leur côté.

Je redescends, empli de beautés indicibles que nulle part, après mon retour, je ne retrouverai.

« Mais qu'est-ce que tu fais le matin, où vas-tu ? »

J'ai démarré une phrase. Trop tard. Expliquer à mon père mes rendez-vous du levant, mon plaisir d'être seul éveillé, le souffle de mes éperviers, lui faire toucher du doigt de quoi tout cela est fait... Autant taper mon cul par terre.

« Il ne faut pas aller là-bas unh, il y a de petites araignées rouges, si elles te piquent, elles te tuent. »

Bien. Je n'irai plus. La journée passe sous le signe de cette interdiction. Jean-Paul désormais, fait le tour par le bas de la forêt lorsqu'il doit me mener de l'autre côté de la colline. Une rangée surprenante de logements modernes barde le tour du bois. Rien à voir avec la série de baraquements adobe de notre quartier. Ce sont des HLM horizontaux, en tous points identiques à ce qu'on trouve en France. Il m'explique qu'ils sont réservés aux rescapés. J'acquiesce et ne dis mot, sachant encore trop peu sur cette catégorie spéciale du rescapé. On passe notre chemin. Rien à voir aujourd'hui, un de ces jours d'ennui qui leste les vacances.

Le soir, Jean-Paul, peut-être désolé pour mes éperriers, propose à ma surprise une sortie en boîte. Je ne suis pas friand d'habitude de ses endroits sans cœur, mais, cette fois, devant le dénuement drastique de divertissements nocturnes, j'accueille l'idée avec l'enthousiasme bête du colon qui s'ennuie. Au soir après manger, nous sommes de sortie, restant vagues auprès de mon père sur nos projets. Direction Kacyiru, le quartier des ministères. Un taxi nous dépose devant une église aux allures modernes. À son étrange voisinage, une boîte de nuit à l'aspect similaire, le clocher en moins. Nous nous présentons au portail et, par une lucarne, un agent de sécurité d'abord refuse à mon frère l'entrée, me voit, se radoucit : un blanc a tous les droits. Je suis un riche *Umuzungu*, j'ai du mal à m'y faire. Je suis bien plus rompu à ce que la couleur de

ma peau m'emmerde plutôt qu'elle m'avantage, particulièrement devant la porte d'une boîte de nuit. Ça, pour de l'exotisme...

*Umuzungu*, je le resterai d'ailleurs, tout mon séjour, dans la bouche de ma famille : « *Umuzungu ! Viens manger ! Umuzungu, quelqu'un pour toi.* » Ou simplement au passage d'enfants inconnus qui piaillent en me montrant : « *Umuzungu ! Umuzungu !* » Je l'ai pris d'abord pour une méchanceté, me suis lu en victime, rejetée partout, même par sa famille. J'ai compris plus tard qu'il s'agissait juste de me donner un nom. Né à huit mille kilomètres, aucun de ses idiots d'Européens n'avait pensé à m'en désigner un.

*Umuzungu* donc est bienvenu. Une jeune fille nous attend, Jean-Paul a fait ça bien. Menue, gracieuse, elle porte le nom simple de Claire. Une robe sage l'habille plus sûrement qu'une muraille. Au bout d'une chaîne d'argent, un crucifix garde sa gorge. Elle semble être née au vieux temps de mon père et en revenir me visiter. Comment imaginer dès lors en faire une des conquêtes amènes des bars de chez moi ? Rien à voir. Rien à voir qu'une robe et un crucifix. Nous nous installons dans un box sur la rive de la piste déserte, commandons à boire. Une bière, deux cocos, sur moi. Qu'est venu faire cette fille ? Jean-Paul, le fils sage, a-t-il jamais mis les pieds dans ce genre d'endroit ? Il y a sûrement quelque chose ici pour moi, mais quoi ? Une série de questions meuble en secret les silences gênés que nos regards fuyants tracent à travers la pièce. Il faut un terreau de connivences pour faire naître des amis et il faut des amis pour se rendre dans le genre d'endroit où nous sommes attablés. Nous ne sommes

pas vraiment frères et constatons amers qu'amis pas davantage. L'affection que nous nous portons ne peut en tout cas pas trouver matière ici à pousser à sa guise, dans une boîte à blancs désœuvrés.

Autour, un ou deux cinquantenaires en chemise jettent vers nous des regards abrutis. Trois autres jeunes filins en costard, eux, se moquent éperdument de ce qui n'est pas leur verre. Deux filles assez jolies attendent on ne sait quoi de l'autre côté du bar. Les enceintes amorcent « Without me » de Eminem.

Personne n'est à l'aise ? Reste à faire semblant. Je prétends tout d'un coup péter la forme. Tout ici est censé me seoir : la boîte, les filles, l'alcool, l'argent. Hop. Comme avant, au bord du Kivu, je pars faire le cacou seul comme une misère. Eminem commente :

« Now this looks like a job for me  
So everybody, just follow me  
Cause we need a little controversy  
Cause it feels so empty without me »

Trois minutes de ce régime devant un public unanimement perplexe. Saucisse dansante seule au milieu du dance-floor.

Je reviens à ma place. Une conversation tente de s'établir.

« Que fais-tu comme métier ?

— Je suis au chômage.

— Ah bon et comment fais-tu pour vivre ?

— J'ai 800 € d'allocation par mois.

— Allocations ?

— J'ai travaillé un moment et on me donne maintenant 800€ par mois, le temps que je trouve un autre travail.

— 800 € ! »

400 000 francs. Ça ne passera pas sans une explication. Je montre ma bière : « En France, ça, ça coûte 2,50 €. »

De nouveau :

« 2,50 € ! ? »

— oui. »

Fin de la démonstration. Mes hôtes restent pantelants, ne comprennent l'intérêt ni de payer si cher quelqu'un qui ne fait rien, ni de vendre à tel prix des choses aussi peu chères. Quelques autres sujets tomberont bientôt en berne eux aussi avant qu'enfin, nous nous décidions vers vingt-trois heures, à quitter nos fauteuils. Un taxi fera course de nuit sur les routes désertes d'une Kigali absente et nous laissera, comme à mon premier jour, à côté de Cégème.

À la maison, on trouve porte close et c'est une fois juché sur le mur d'enceinte que nous réalisons, assis face à face, à califourchon sur la tranche du mur d'enceinte, que nous venons de faire notre première connerie de frangins. Les secrètes rancœurs, les rivalités, les différences d'âge et de pays viennent de se niveler à hauteur de ce mur de deux mètres. Nous rions, essayant tant bien que mal de ne pas faire trop de bruit : réveiller notre père n'apporterait rien de bon.

Le lendemain, le déjeuner prend des allures de procès, un interrogatoire aux sourcils froncés nous attend dans l'assiette. Une fois le peu de choses à dire établi, nous tombe le verdict.

« Il ne faut pas sortir le soir, si l'armée vous trouve, elle vous emmène. »

Cette fois, je ne l'achète pas, je me fais en secret de petits doutes francs. Il semble que mon père veuille trop jouer au croque-mitaine rwandais.

Le jour même pourtant, alors que je descends de voir un match de Ngabo sur le terrain central de Gikondo, je rencontre un jeune homme dont l'âge, étonnamment, semble percer le plafond invisible de la liberté. Je l'intéresse aussi et nous engageons conversation. Il a vingt-six ans et dépasse en effet de six bonnes années l'âge limite des jeunes gens que j'ai vus jusque-là.

« — Tu es français ?

— Oui.

— Ah, tu es de Paris ? À Paris, il y a de belles femmes.

— Euh oui, c'est vrai. Mais les Rwandaises aussi sont belles, elles sont connues pour ça dans le monde, tu le sais ?

— Oui... Que fais-tu ?

— Je suis venu voir mon père et ma famille.

Non, je voulais dire : “Que fais-tu dans ta vie ?” »

De nouveau je dois expliquer le système du chômage à quelqu'un habitué à mourir sans argent, de nouveau m'en sors par l'exemple.

« — Et toi, que fais-tu ?

— Je suis menuisier, j'ai appris grâce à l'armée. »

Ah, voilà une chose commune, un us de la jeunesse symétrique en nos deux pays. Combien de membres de ma génération ont appris à conduire au service militaire, un des rares arguments commerciaux pour les jeunes des campagnes pour aller faire le con un fusil à la main, le nez dans les hautes herbes.

« — Ah, tu as appris ça au service militaire ?

— Non, je me promenais la nuit dehors et l'armée, ils m'ont pris. Ils m'ont mis dans le camion et il m'ont dit : "tu vas faire la guerre au Congo. Si tu reviens vivant, on te donnera les études." Je suis revenu et je suis menuisier. »

Saucisse qui s'en dédit.

## *Suisse africaine*

En 1972, voyant les pogroms anti-tutsi revenir, le chef d'État major, le général Habyarimana, soldat fidèle bien que venant du Nord, prit l'initiative de déposer le président Kayibanda et instaura, pour une dizaine d'années, un régime d'apaisement. Il mit notamment en place un système de quota stipulant que, le Rwanda comptant environ 10% de Tutsi, chaque entreprise devrait en embaucher 10% sous peine d'amende. Ce système vint avec une consignation de l'*Ubwoko* (cf. : *Ubwoko*, page 21) de chaque citoyen dans des registres, ainsi que sa mention sur ses papiers d'identité. Les Tutsi en retour se virent privés du droit de faire de la politique ou de posséder des terres.

Entre autres mesures marquantes, Habyarimana imposa, une fois par mois, une journée appelée *Muganda* lors de laquelle chaque citoyen rwandais avait l'obligation d'effectuer un travail d'utilité collective (taille de haie, ramassage de déchets dans les sentiers, construction d'école etc.)

Cet apaisement de la question ethnique induisit une pacification qui attira les investisseurs, suscita une période de nette embellie économique. Elle permit la construction d'infrastructures modernes, notamment en termes de voirie. L'économie du pays se spécialisa dans l'exportation de café et on put assister à l'émergence d'une classe moyenne satisfaite de son sort. En regard de ses voisins, le Rwanda fit un temps figure

d'exemple, acceptant avec contentement le sobriquet de « Suisse africaine » que d'aucuns de ces riches arrivants lui donnèrent volontiers.

Cela ne se fit pas sans un autoritarisme et une certaine part de violence politique qui, en regard des épisodes sanglants qu'avait traversés la région, demeurèrent un temps tolérables.

C'est aussi le moment où, profitant de la disqualification de la Belgique, la France, peu à peu, avança et devint l'allié principal du nouveau président.

De nouveau en ce moment, j'ai entendu des commentateurs parler de Suisse africaine à propos du Rwanda. Je n'y trouve rien de plaisant.

## Rescapé

Au centre de la cour, une chaise. Mon père en short léger et tricot de peau lâches, est d'une humeur de houille, il grogne. Marie-Louise s'affaire, s'enfouit silencieusement dans son continuum de tâches domestiques, Jean-Paul et moi demeurons dans l'expectative. Son grand regard noir de girafe, toujours demi-couvert par de longs cils, attend. Un regard de multiredoublant qui, tout en connaissant par cœur la leçon dispensée, sait d'avance qu'il ne la comprendra pas davantage cette fois-ci que les autres. On ne dit rien, tout sait ce qui sera dit, tout se rappelle, tout se tait.

« Et on dit que je ne suis pas rescapé. »

Depuis mon arrivée, il ne m'est pas venu d'interroger ou d'évoquer 94. Le pays est une mer de sang sous une croûte de courtoisie fragile qui difficilement massifie, mais, ici ou là, à la faveur d'un remous, fait sourdre une flaque rouge, un clapotis, dans les conversations que je peux entendre ou tenir depuis le début de mon séjour. Mais, malgré la présence du génocide partout dans le pays, pesant sur les regards, les ports de tête et les échines, jamais je n'ai posé de front, une seule des questions qui m'ont brûlé les lèvres. Le monstre s'est tellement nourri de paroles, qu'on ne peut courir le risque de lui tendre un bonbon, de le nourrir encore, même pour l'amadouer. Car le génocide s'est nourri

avant tout de paroles : appels radiophoniques à la haine, au massacre, à terminer le travail, exhortation à se tenir prêt le jour venu, indication de caches ou des Tutsi se terraient. La parole même ici est un crime, on le nomme *amarongo*, la dénonciation d'une maison pour qu'on l'attaque. Le pays en est telle manière saturé qu'au moindre mouvement de lèvres, sa couenne pourrait céder, avaler tout le monde dans son océan de ventrilles, encore, et le noyer. Trop de peines ont coûté pour faire un peu de croûte et s'y jucher, on n'en parle pas. L'épaisseur du silence a le goût de fond de bouche à la langue mordue.

Mon père gueule soudain :

« Bien sûr, à côté de ceux qui ont perdu parents, enfants, frères, sœurs, grands-parents, cousins, qui sont les derniers de leur lignée... Ceux-là sont enragés, personne ne pourra jamais leur faire entendre raison ! »

Au matin du 6 avril 1994, Françoise, l'aînée de mon père au Rwanda, était partie visiter une tante à Kigali Village, quelques kilomètres à l'ouest du centre. Son petit frère, Toussaint, qui devait avoir cinq ans alors, voulut l'accompagner. À leur retour, un commando les avait stoppés.

« Il y aura un signal, vous ne savez pas ce que c'est, mais quand il aura lieu, vous le reconnaîtrez ». Depuis des années, Radio Mille Collines irriguait le pays de toutes sortes de fiels et de mystères, de complots et de rage. À leur retour, comme leur départ, le confort du bus, le plaisir de leur tante de causer avec eux, la

beauté simple de la journée, avaient gardé Toussaint et Françoise, ignorants complets de ce qui se passait dehors. Or le signal eut lieu : à vingt heures vingt-quatre, un missile, une roquette, on ne sait pas très bien, torpillait le passé. Le président et son avion, s'étaient éparpillés au fond du jardin de sa résidence de Kanombe, le fruit était tombé mûr et des spores virulentes d'une haine séculaire avaient giclé par terre partout sur le pays. Le signal.

« L'avion de notre bon président a été abattu par les immondes cancrelats, levez-vous, faites votre devoir, nettoyez la vermine tutsie. » Radio Mille Colline était alors en pleine adéquation avec le message de haine qu'elle distillait depuis des mois. Elle fit mouche ce jour-là. La rage de cinquante-neuf, celle de l'indépendance, la furie revancharde de soixante-douze, avaient repris les Hutus. Armes aux poings, ils avaient érigé partout des barrages dans l'heure, commencé le ménage. Sans leurs papiers, où figurait clairement leur *Ubwoko* Hutu, l'aspect seul de mes petits frère et sœur disait : « Nous sommes prêts ». Grands et minces, ils comptèrent parmi les toutes premières victimes d'une campagne de service public volontaire : tuer les cafards infortunés, égaré dans la lumière. Alors oui, c'est vrai, désigner les Tutsi par leur phénotype grand et mince est une connerie monumentale, mortelle.

« — Je ne suis pas rescapé, mais qu'on ne me dise pas que j'ai de la chance ! Ils étaient brillants, promis à un bel avenir, on me les a enlevés. »

Déjà notable alors, mon père avait été nommé chef de cellule. Avatar civil lointain de ce que furent jadis les

sous-chefs sous les rois, il possédait chez lui l'ensemble des registres des quelque cent familles qu'il devait chapeauter. Depuis le règne du roi Mutara III, y était consigné l'*Ubwoko* de chacun, un sésame pour les files d'assassins qui dévalèrent en masse. La parole partout avait ouvert sa chasse, radio, allées, pas de portes, tout s'était tout soudain mis à baver. Elle mena les milices jusque sur le seuil de la maison de Gikondo. Ironie dégueulasse, c'est la primeur de la mort de sa fille et de son fils qui offrirent à mon père l'occasion d'être un valeureux. Ivre de tristesse et malicieux en diable, il accueillit les *interhamwe*, les tueurs spontanés, dans sa toile de rhéteur. Qu'aurait-il fait si Françoise et Tous-saint étaient revenus vivants de chez Clémence ?

« — Je ne leur ai pas donné, je me suis arrangé. Ils étaient furieux, mais ne m'ont rien fait . Ils étaient assoiffés de haine. »

De quel arrangement s'était-il agi ? Quel terrible prix a été négocié ? Rien de plus ne viendra. La mélancolie a repris ses droits sur mon père, il nous a recrachés, rendus à l'air de notre cour, pantelants. Son regard maintenant n'a plus rien d'ambigu, rien de têtue à dire caché au sillon de l'iris. Dans un effort soudain, il l'a ravalé. On ne demande rien, attend, ne va pas le chercher, deux doigts dans le gosier. Personne n'est prêt à noyer notre cour dans une mare de chair, de sang et de viscères, ce sera pour plus tard. Le torrent de paroles file au large, part loin de la maison, dévale la colline. Qu'il s'y perde.

Mon père m'a pris un jour avec lui pour me montrer son travail au ministère à Kacyiru. Il a prestement offi-

cié au milieu de jeunes immigrés tutsis, embauchés de fraîche date. Entouré de filles et de garçons graciles et longs, comme perdu dans les roseaux, il avait lancé ses directives, tête levée aux narines de son peuple de brillants éphèbes, il leur rendait deux bonnes têtes. Si la discrimination par le phénotype est une dangereuse construction, en l'espèce, elle s'ajoutait à la discrimination par l'âge. Il fut la seule tête grise que je croisai, le seul petit bonhomme qu'on salua dans tous les couloirs que nous arpentâmes. On écoutait tranquille la voix de l'expérience, et puis on s'activait.

Cette image de lui me fait croire à ses dires. Dans la légende que je reconstitue ici de mon Hutu de père et de l'histoire de mon Rwanda, il avait traversé le génocide entier et était revenu seul à sa place d'antan, tous avaient disparu. Des innocents, ou pris pour tel, il était le dernier.

Et l'on dit qu'il n'est pas rescapé.



## *Crise du café*

Jusqu'en 1989 les cours du café étaient décidés collégialement tous les dix ans, entre pays producteurs, en faisant en sorte de respecter les contraintes économiques de chacun. En 1989, l'administration Reagan décida que le marché devrait décider de lui-même et bloqua les négociations. Personne ne réussit à s'entendre et le cours du café chuta brutalement de 50%.

L'économie rwandaise s'effondra brusquement. Les investisseurs fuirent comme ils étaient venus et le FMI réclama sa litanie de saignées budgétaires, aussi brutales qu'inutiles, qui aggravèrent d'autant la situation.

La classe moyenne rwandaise fut lessivée en moins d'un an et Habyarimana, à son tour, se saisit du bâton ethnique tant aimé de son prédécesseur pour désigner, là-haut, sur sa colline, ce salaud de Tutsi qui, privé de politique et de terres, s'était rabattu sur le commerce du reste et ne souffrait pas trop de la crise du café. La rumeur de ses origines hamitiques (descendant des Falachas, des juifs noirs) acheva de donner à ses accents les relents nauséabonds d'un mélange trop connu.

L'écho faible de la Révolution Sociale et de la guerre des *Inyenzi* reprit peu à peu de la force.

# Turquoise

Nous sommes dans la cuisine. Mon père assis en bout de table, en maître, profite de ce que chacun s'affaire au dehors pour une nouvelle fois me dévoiler ses plaies, parler de son génocide. Tous ici en ont de pareilles, uniques et banales. Chacun les cache sous des pansements mutiques, les laisse macérer. *Umuzungu* lui, vient d'assez loin, on peut les lui montrer. La lumière faible que les huis barrés de ferrailles de la cuisine autorisent laisse à mon père assez de discrétion pour dénouer ses bandages.

Dans cette relation que nous devons construire, nous ne disposons de rien ou presque, sinon du fait simple qu'il est mon père, une matière sans couleur, goût, ni consistance. Elle fut fertile jadis, quand j'étais enfant et lui jeune, elle est sèche maintenant, réduite aux poussières impassibles en suspens dans les rais des barreaux. Ce qui fait un père tient dans l'œuvre de câlins, de soins et de paroles qu'il prodigue du tout début jusqu'à la fin. C'est trop tard pour nous, bien trop.

Pas de complicité, de confiance sereine dans ce qui va se dire. Il va parler, c'est tout, voilà ce que je sais. Les fruits qui tombent de cette branche de mon arbre généalogique ne connaissent pas de saison, c'est une cueillette furtive, il faut passer par là, prendre ce qui vient.

« J'ai dû fuir : les armées de Kagame étaient postées sur le sommet des collines, elles pilonnaient tout ce qu'elles voyaient. »

Voilà ce qu'il en tombe.

Une seule image me reste de ce que nous voyions depuis notre télé en 94. Je ne la vis qu'une fois, n'en voulus pas d'autres. Les portions de trois minutes de blabla ineptes qu'on nous servait alors rendaient généralement en débilite aux montages vidéo qui les accompagnaient. Des présentateurs transpiraient l'ignorance, amusaient leur incompréhension ballante, en commentant derrière leur fond de teint, des images qui ne disaient rien. Un aéroport de loin, des infographies beiges, des flèches, des points, des cartouches enflant puis dégonflant comme pour la publicité d'un

antidouleur, assuraient le bruit de fond d'une incompréhensible purge avec laquelle nous vivions depuis près de trois mois. Une seule fois, dix secondes furent passées en cachette, au milieu de la prose ventriloque et métrée des emperruqués du vingt heures. Dix secondes filmées de très loin montraient un morceau de collines couverte de verdure, flanquée d'une piste de terre rouge qu'un virage avalait derrière l'horizon. Dans l'arrière-plan disparaissait une sarabande erratique de guenilleux agités. L'un d'eux, à l'avant-plan, avait pris du retard sur la troupe. Penché, jambes fléchies, sur une dépouille, la tête toute proche du ventre de sa victime, il frappait à grands coups d'une machette, d'à peu près soixante centimètres de long, là sur le coup, là sur la tête ou sur l'épaule du bougre mort qui tressautait. Il frappait avec tant de force, de

rage, de conviction aveugle, que le corps, rebondissant sous les coups, semblait devoir se retourner sur le ventre, mais n'aurait bientôt plus de ventre sur lequel poser.

Deux centimètre sur deux, sur mon tube cathodique, dix secondes, pas plus.

Cette image unique m'en dit bien plus sur tout le génocide que tous les documents que, depuis, j'avalerai. Les batailles de chiffres, les tourbillons d'articles de droit français, européen ou international, d'histoire ou de sociologie, les témoignages, récits de toutes sortes, rien ne me renseigne et rien ne me renseignera jamais mieux que ces deux taches floues volées pour dix secondes. Moins ces images d'ailleurs, que l'incompréhension blême qu'elles m'avaient imposée me reste en signature.

Le demi-rwandais de vingt-trois ans avait, comme chacun, cherché une case où ranger ce nouveau moment de barbarie que la télévision lui apportait. Or il n'y en avait pas. Il l'aurait laissé choir dans sa soupe comme tous alors l'avaient fait, il aurait attendu la nouvelle d'après. Il ne le pouvait pas. Elle lui collait aux doigts, au nez, aux joues, elle lui collait partout et répandait sur lui une belle couleur beige, dorant dès qu'on la cuisait un peu au soleil. Une moitié de lui était de ce pays, alors champion du monde incontesté de la mort en cascade.

Bien que me sachant parfaitement incapable du moindre mouvement, je sus bien ce jour-là, qu'un jour, je devrais expliquer, moins aux autres qu'à moi,

ce que cette moitié avait bien pu foutre là. J'étais métis rwandais, tout le monde le savait, s'en foutait, mais je me sentais tenu de dire quelque chose de ces seaux de sang que l'on vidait chaque soir dans les assiettes de nos dîners. J'étais sec malheureusement, pas un mot ne venait.

La parole qui, sans merci, traquait tous les Tutsi de Butare, de Bisesero, de Murambi et de toutes les collines de mon demi-pays ne nous menaçait nous, Français, que de mort cérébrale. La langue de bois des gouvernants d'alors tapait chaque soir, elle aussi, au carreau des télévisions. Il lui fallut trois mois pour trouver une vraie chose à dire.

Vraie... Disons concrète. Il y eut peu de vérité dans ce qu'on déclara. Après quatre-vingt-dix jours de morts par milliers, on parla d'un couloir humanitaire pour permettre aux victimes de se sauver. Quelles victimes seraient capables de se sauver après trois mois de génocide ? Que la guerre soit gagnée, que les fous furieux soient en déroute, qu'il soit indigne en des proportions cosmiques que les bourreaux vaincus soient nos alliés, qu'en avait-on à faire ? Qui le savait d'ailleurs ? Ce dont on se souciait, c'était de ne surtout pas finir avec, sur les bras, huit millions de coupables.

Car oui, nous, la France, étions Hutu, avions entraîné des milices, fait passer des armes dans le même temps que nous chapeautions des traités de paix. Cynisme n'est même pas le terme pour qualifier ce qui se fit. Les chiens s'enculent volontiers dès qu'ils sont en besoin, mais ont l'heur naturel de viser le fondement d'un autre au moins, pas le leur propre. On nomme-

rait « Opération Turquoise » ledit couloir humanitaire. Turquoise fut déclenchée lorsque Paul Kagame eut gagné la guerre, fermé l'abattoir et donné aux bourreaux de sa propre recette. Sans doute était-il traversé par l'envie de rendre la pareille. Peut-être sans Turquoise aurait-on allongé la liste des cadavres. Peut-être. Ce qui est certain en revanche, c'est que, derrière le cache-bite de son nom poétique, Turquoise désignait une fuite facile pour tous les assassins Hutu, formés et outillés en belle part par la France.

« — Mais dans Turquoise, je n'ai pas tenu longtemps, ils m'ont retrouvé et ils étaient furieux, ils m'ont dit « Toi, tu viens avec nous. Ta famille reste là » et ils m'ont fait monter dans le camion avec les autres qui partaient pour la mort. »

C'est toujours étrange d'entendre la mort résignée, d'autant plus par un père qu'on vient de retrouver.

De tous les chefs véreux que cette histoire contient, il semble que ceux qui présidaient aux destinées de la France en 94 remportent d'assez loin la palme la plus fastueuse de la débilité. Persuadés de pouvoir à simple coups de mots et de phrases creuses, modifier ce qui avait eu lieu, les instances décideuses du pays des droits de l'homme envoyèrent donc leur armée avec pour consigne d'absolument défendre la population contre les Tutsi qui, d'après eux, massacraient des Hutu aux abois. Singulière posture. Après tout, c'est connu, plus le mensonge est gros, plus il passe. Cela dit, tout de même, en l'espèce, on s'était surpassé.

Alors que les médias du monde entier expliquaient depuis plus de trois mois le contraire, des officiers du GIGN incorporés aux autres forces armées en mission de reconnaissance, débarquèrent le 22 juin 94 à la recherche de Tutsis infiltrés, armés jusqu'aux dents, diaboliques, organisés et massacrant le pays. Dévoués par nature, ces soldats d'excellence laissèrent à leur hiérarchie le bénéfice du doute. Par le truchement de ses réseaux, la France, seule peut-être en mesure de faire la vraie lumière sur cet imbroglio, n'était pas à l'abri d'une révélation de dernière minute. Ce pouvait même se révéler flatteur.

Mais de fait, pour la première fois de leur carrière, on les avait parachutés dans un roman de Buzatti. On peut présumer sans trop de risque, qu'une part congrue de leur formation avait été consacrée aux fondements de cette littérature. Leurs ordres étaient de « s'informer auprès de la population, sans entrer en contact avec l'ennemi tout en signalant ses positions et sa progression ». Par « ennemi », on entendait Tutsi. Or d'ennemi point, et pour cause : il était inoffensif et décimé. Ils reçurent en revanche un accueil de roi, acclamés partout à renfort de vivas, de banderoles et de célébration par des Hutu vaincus, Gros-Jean, rassasiés de merde et de sang. Rapidement bien sûr, les failles du scénario français commencèrent de suinter.

C'est par la base que l'imposture de Turquoise est remontée. Les hommes ne purent longtemps demeurer nez bouchés, sourds aux cris, insensibles aux odeurs que les écoles, les églises, les dispensaires emplis de milliers de cadavres exhalaient. Qu'est-ce qu'on croyait ? Va savoir. Le président réputé le plus

malin de notre république avait peut-être, parmi mille secrets, une prostate ampliative qui lui poussait dans l'occiput et lui occasionnait des erreurs d'aiguillage, de l'urine dans l'entendement, des humeurs séminales dans la poche à connerie.

Par surcroît de cynisme, lorsque d'une main, on exposait d'ingénus gendarmes à une réalité tronquée, on avait, de l'autre, envoyé de sûrs et rompus affreux prendre le pouls des alliés, fournir armes et conseils, se tenir au courant. L'idée était de thésauriser sur le génocide : tous les alliés politiques de Kagame au Rwanda ayant été massacré, ce dernier se trouvait sans rien pour gouverner. Si on le lessivait militairement, on pourrait remettre nos alliés à leur place et personne ne pourrait rechigner. Amateurs d'abracadabrantesque, voici votre moment !

Un problème cependant, de taille : l'opinion internationale risquerait de tiquer. Mais, dans le même temps, attendu qu'il lui était déjà difficile de faire la différence entre un Hutu et un Tutsi, la faire entre un Tutsi cogneur et un Tutsi persécuté, un Tutsi rebelle et un gardien de vaches sur les collines de Bigogwe lui serait impossible. L'opinion, pour morale qu'elle soit, n'est pas fondée à trop de finesse, en Afrique, on est noirs, on chante, on a faim et on meure que voulez-vous ? C'est ainsi de tout temps non ? Ça ne doit pas peser trop lourd une opinion, on doit pouvoir l'emmener partout.

La France tenta donc de faire prendre au monde entier ses vessies infectées pour des lumières dont, qui plus est, elle était connue pour être l'inventrice. La

mission d'information parlementaire qui constituait l'ADN civil de Turquoise stipulait par exemple qu'il faudrait : « être prêt à contrôler l'étendue du pays hutu en direction de Kigali et au Sud vers Nyanza et Butare et intervenir sur les sites de regroupement pour protéger les populations ». De quelles population allait-on prendre soin dans un pays « Hutu » ? Après trois mois de génocide, un tel pays, si déjà il existait, ne pouvait qu'être nettoyé de toute présence tutsie. Dès lors, de qui d'autre prendre soin en remontant vers la capitale et contre qui alors combattre une fois sur place sinon contre l'armée de Kagame ? Autant écrire de suite : « gagner cette putain de guerre que nos abrutis d'alliés, en dépit d'indéniables aptitudes aux tueries industrielles, ne sont pas foutus de gagner sans nous. »

En fait, on les protégera, d'eux-mêmes essentiellement, de cette propension à tuer sans pleurer qui, comme toute qualité, possède les avantages de ses défauts : les morts, ça se voit et ça ne fait pas très propre. On apprendra aux assassins, dans une sorte de codicille aux formations passées, non plus à tuer seulement (cette unité de formation était plus que validée), mais, par suite, à crever la panse des victimes pour éviter qu'elles flottent. On n'est pas bien ?

Turquoise remonterait de la frontière ouest vers Kigali, du moins le tenterait-elle. On resterait aux portes de la ville : Kagame, disposant d'une aviation, aurait les airs pour lui et, pour dévoués qu'on soit, faudrait quand même pas déconner. S'agirait pas non plus de se faire dézinguer par des nègres.

Des milliers d'*interhamwe*, tels que celui que j'avais aperçu sur ma télé, ont été remerciés pour leurs exploits par l'échappée facile à leur sort sous la protection militaire française de Turquoise. D'autres, de la valetaille, dont mon père et ce qui lui restait de famille, y furent les bombes de Kagame et la guerre qui les avait rejoints. Ils cheminèrent en compagnie d'assassins, furieux de se voir perdre après avoir tant fait. L'un de ces véhicules, un jour, freina devant Rulindamanywa et les siens et l'embarqua donc.

« Heureusement, le chauffeur m'a reconnu. Lorsque nous nous sommes arrêtés devant la fosse, il m'a dit "Cache-toi là, sous mes jambes". Il a déposé les autres malheureux qui sont allés subir leur sort et moi, il m'a ramené. Il m'a déposé près de ma famille et m'a dit : "Tu ne peux pas continuer, tu ne tiendras jamais ici. Retourne à Kigali." Alors j'ai rebroussé chemin, qu'est-ce que tu voulais que je fasse ? »

Revenu à Gikondo sous les bombes revanchardes de l'armée de Kagame, mon père entreprit, sans doute pour le salut de sa santé mentale, de poursuivre ses travaux communautaires de chef de district. Sûrement fut-il parmi les premiers à lever le regard vers le ciel, les pionniers qui remirent des âmes dans les corps, firent des pas infimes pour refaire des jours, des nuits, des siestes, des rentrées, des visites, des bonjours, des mercis, des « je t'aime » sûrement, et plus tard, des enfants et le reste. Il a bien fallu des premiers.

## *Inkotanyi*

En 1990, profitant de la faiblesse politique du président Juvénal Habyarimana, les descendants des Tutsis exilés en Ouganda inaugurèrent une nouvelle guerre : la guerre des *Inkotanyi*, les cogneurs. Elle durerait jusqu'au génocide. Je m'aventure à dire que, dans une certaine mesure, le génocide fut un acte de guerre.

Les enfants d'exilés avaient excellé en Ouganda. Ils s'étaient ralliés aux Tutsi d'Ouganda desquels émanait le futur président Yoweri Museveni, et furent décisifs dans le coup d'État militaire qui le porta au pouvoir en 1986, défaisant Amin Dada. Ils furent à tel point importants qu'en 1989, le chef d'État-Major des armées ougandaises, Fred Rwigema, était un réfugié tutsi venant du Rwanda, un *Banyanda*.

Vint un moment cependant où leur poids politique commença à poser un problème. Peu à peu, en proie à une vindicte discriminatoire qu'ils ne connaissaient que trop, ils durent se rétracter et se faire plus discrets. Ils portèrent alors le regard sur la terre de leurs parents, seule perspective politique viable pour eux désormais. Ils fondèrent le Front Patriotique Rwandais (FPR) dont le bras armé serait l'Armée Patriotique Rwandaise (APR) et décidèrent de mener une attaque dans le nord du Rwanda, au 1er octobre 1990. Ils furent repoussés, Fred Rwigema perdit la vie et Paul Kagame, alors directeur des

services de renseignements militaires ougandais, prit sa suite pour une longue guérilla dont la population du Kiga ferait grandement les frais.

Plus ou moins manipulée par Habyarimana, la France mit en place l'opération Noroît qui, en plus d'offrir la protection de ses hélicoptères, prit en charge la formation militaire d'une partie de l'armée régulière rwandaise.

## Tu me rappelles mon grand frère

Nous sommes assis, de suite à droite au sortir de la maison. Jean-Paul près de moi, fixe le sol, mains jointes, coudes sur les genoux. Il cherche à la fois quoi dire et comment. Le silence est ce que nous dépensons le plus, lui, mon père et moi. Nous lançons ses fumées dès qu'il s'agit de célébrer nos absences regrettées. Il rampe, mousse, part en fumerolles sous le coup de telle ou telle banalité puis s'en retire lorsqu'enfin il a trouvé quelque chose à dire sous nos pieds. Comme en tous ces moments, au Rwanda ou ailleurs, où rien de bon à dire n'est vacant dans mes poches, j'en sors mon tabac, m'en roule une, j'ai l'air d'un con, mais comme au cinoche. Dix-sept ans de pratique montrent leurs aptitudes et Jean-Paul, je le sens, porte sur mon ouvrage, un regard d'enfant sur un avion de papier. Il a simplement tourné la tête et, le torse toujours penché sur la terre muette, les coudes sur les genoux, il pose sur le spectacle son regard délicat.

Une fois le boudin de tabac achevé, coupés les poils qui sortent des trous de nez de ma cibiche, je sors mon briquet. Tchik, tchik. La brise me taquine.

« — Tu me rappelles mon grand frère. »

Dans le Rwanda du début des années deux mille, je n'ai vu personne qui fut occupé à menacer sa vie et son budget en s'achetant de quoi fumer. Ceux qui sont

esclaves de la clope d'après repas mangent voyez-vous, il s'agit d'un plaisir dont l'addiction tient à la succession d'un autre. Ici, rien de tel, on mange pour manger, pas pour se contenter, on marche pour marcher, on baise sous le mariage pour faire sa lignée. On ne clope pas pour se féliciter de savoir plaire ou s'astiquer.

« — Ah bon ? »

S'il y a bien un endroit où j'imagine qu'on ne s'envoie pas des clopes et des bières dès les premiers duvets éclos sous le nez, c'est bien dans la maison convenable de mon homme intègre de père. Pour rigolo qu'il soit, il ne comprend goutte à quoi que ce soit de marginal ou de subversif, la voie est bien déjà assez emplie d'embûches pour qu'on n'aille s'enticher de l'aventure moderne et se la jouer Rockn'Roll.

Rien de Jean de Dieu ne me revient, la seule fois qui me fut donné de le voir date d'il y a plus de vingt ans, à Bruxelles, sur une photo où il devait en avoir quatre. J'ai surpris Jean-Paul ou mon père, je ne me souviens plus, penser tout haut que je lui ressemblais. Je ne me rappelle pas qu'on ait évoqué une teigne qui, envers et contre tout, se soit mis à cloper pour faire marnier mon père au plein milieu de la chierie génocidaire en gestation, car c'est guère tout ce qu'a connu, d'une manière ou l'autre, mon petit frère.

« — Il fumait Jean de Dieu ? »

Jean-Paul se redresse, libère ses coudes, me montre.

« — Non, j'étais là, ma mère était assise à côté de moi, et lui, il était à ta place. Il faisait comme toi : tchik, tchik, avec un briquet. »

Ah. Un moment funky comme d'autres. Une de ces incommunications qu'il est évident de devoir avoir entre deux personnes qui, finalement, ont très peu en commun. Je me souviens qu'à mon époque dreadlocks et roi de ma montagne, un gaillard que je ne connaissais pas vraiment, une connaissance de connaissance comme on en a tant, visiblement content de pouvoir me parler, m'avait dit en l'espèce : « Je t'ai vu l'autre fois devant les Nouvelles Galeries, tu passais. » Et s'en s'était fini. « Ah avais-je sobrement répondu. » Mon gars avait maintenu un regard plein d'étoiles sur un hochement de tête léger, synchrone d'un haussement allègre de sourcil. J'avais malheureusement séché dans ma réplique et nous en restâmes là. En y repensant désormais et au feu chaleureux de la sagesse, je regrette bien sûr, l'infertilité de mon esprit qui m'aura empêché de reprendre par un « Et donc, j'avais un pull ? » qui eût, à coup sûr, relancé de manière décisive le dialogue. Mais, dans le même temps, je sais bien que mon gars était à blinde de sa relation de l'épisode. J'ai bien fait d'en rester là.

Pour dérisoire qu'il soit, cet épisode est demeuré l'éta-  
lon de ma mesure d'un propos plat et c'est à cet aune  
que je m'appête à mesurer celui de mon frère : « Tu  
me rappelles machin, il avait un briquet. »

« — Ah ouais, est ce que je crois être ma conclusion. »  
Je fouille dans mes réserves en recherche de silence, en chope une belle poignée et la balance par terre. Un peu de poussière monte.

« — Il jouait avec un briquet, et puis il a explosé »

Me méfier de mon système de références.

Saucisse aux quatre vents.

Reposer mon briquet.

Après le retour de ma famille du « couloir humanitaire » Turquoise où elle avait failli trouver la mort, mon père avait donc repris ses activités de chef de cellule et le reste de la famille n'avait rien fait que d'attendre là que la fin du monde cesse. L'APR elle, avait poursuivi sa vendetta permanente sur ce qui restait de la ville et avait arrosé de mortier les baraques désignées comme honteuses. *Amarongo* avait été prononcé contre notre maison et Jean de Dieu avait écopé devant Jean-Paul et Ngabo, alors âgés respectivement de 11 et 3 ans, d'un fulgurant verdict pour le simple crime de s'être assis chez lui à attendre son père.

J'y ai passé mon temps moi à l'attendre mon père, avant d'arriver là, et n'ai jamais explosé que d'une sidérante colère, capable de renverser des centaines de kilos d'adultes d'un seul coup, dès tout petit. Toujours encore, je demeure explosif retenant des kilojoules en masses prêts, désormais plus, à faire bien que mal. Un

obus de mortier sur pattes qui a changé le gros de sa poudre pour des pets fleuris, et qui a terminé de la ramener.

« Ma mère était à côté de moi, elle a pris un éclat d'obus dans le côté et elle est morte devant nous, là. »

Le doigt de Jean-Paul indique son chemin au silence, qu'il rampe doucement, suive la rigole de sang que mon frère dessine.

« Ah, ai-je sobrement répondu. »



## *Akazu*

À mesure que les difficultés économiques ajoutées à la guerre des *Inkotanyi* (cf. : *Inkotanyi*, page 107) amenuisent l'assise politique du président Habyarimana, le filon raciste anti-tutsi qu'il avait d'abord réveillé lui échappe et finira par le dépasser.

La femme du président, Agathe Habyarimana, « Madame » comme on l'appelait, a en effet fédéré autour d'elle une forme de pouvoir dans le pouvoir. Entourée de ses cousins, elle préside un cercle de dignitaires frustrés du nord du Pays qui siège et se retrouve à Ruhengeri pour établir les bases d'une politique et d'une communication génocidaire. Ce groupe est appelé l'*Akazu*, du nom que l'on donne à un clan familial. Il est notamment l'accoucheur du Hutu-Power, la matrice politique raciste qui fournira l'arsenal idéologique du génocide.

L'*Akazu* est à l'origine des grandes répétitions de massacre, du cisèlement des discours et de la rhétorique racistes qui lancera si efficacement des populations gavées de haine aux trousseaux des Tutsi partout dans le Rwanda.

## Chiens

Mon père, président dégingandé d'un *Gacaca* improvisé, a repris sa place au centre de la cour. Tabouret accidenté sous les fesses, tricot de peau veule et délité en guise d'habit de magistrat, il semble surpris lui-même de l'ouverture de la séance.

« Et puis je suis revenu et j'ai trouvé ma femme baignant dans un torrent de sang. Devant lui qui était un enfant et a dû regarder sa mère agoniser. »

Du doigt, il désigne Ngabo qui ne dit mot, seul moment où je ne le verrai pas sourire. On a pris le pli de le dire amnésique, trop petit pour se rappeler de rien. Tant qu'à être orphelin de mère dans un pays à la mort ubiquitaire, autant n'en pas porter les signes. Du regard, mon père semble rendre responsable du désastre infectieux de son cœur. Il lit sans doute sur moi la synecdoque ingénue des traîtrises du pays d'où je viens.

Lorsque mon père a rebroussé chemin pour échapper à Turquoise, ne restait que des ventres et des chiens, gonflant, uns et autres au soleil. *Muganda*, la journée mensuelle pour prendre soin du pays, après avoir été prise comme prétexte pour les tueries du mois d'avril, s'était alors commuée en une interminable nuit d'équarisseur et de chasseur de canidés. Peu à peu, mon père en connut les us et les délais, sut déjouer

les meutes, tromper les appétits pour se faire le temps de creuser des trous et ensevelir les corps, les affranchir de l'ultime outrage d'une sépulture commune en merdes de chien éparpillées.

« Je l'ai vite enterrée, avant que les chiens ne la dévorent. »

Rien, jusqu'à ce que j'écrive ne m'est venu à l'esprit, de mon père transportant son aimée devant la maison, pleurant sur le monde et laissant sa science des gestes faire le boulot. Rien ne m'est venu jusque-là de mes frères demeurant dans la cour avec, tout soudain, une projection de frère et une traînée de sang pour mère. Rien ne m'est venu et c'est heureux, c'est ainsi qu'on vit nous, ne laissant rien venir.

Mon père a éloigné du mieux la convoitise des chiens d'autour de la maison et lorsqu'enfin il a trouvé un site digne pour sa Basilisa, quand il fut affairé à creuser et casser les racines, qu'il la coucha aux bords de son tout dernier lit, les olibrius chagrins de Kagame dévalèrent du haut de leur colline pour lui taper l'épaule.

« Ils m'ont attrapé, m'ont mis à quatre pattes et m'ont dit : "Toi, tu vas payer pour ce que ton frère a fait ici". »

Une autre ressemblance dont on m'a affublé depuis mon arrivée est celle de mon oncle, un fameux sanguinaire à ce qu'on m'en a dit. J'ai oublié son nom, mais les quatre paroles que j'en ai entendues m'ont clairement renseigné sur son rôle. Mon petit passé de pauvre frappe, les désordres de mon adolescence, les coups de boules, crises, morsures, coups de tourne-

vis et autres que j'ai pu distribuer, tout un passé de déviance m'a alors traversé et m'a demandé inquiet ce que cet oncle-là avait bien pu me léguer d'autre. Seule présence de ses traits dans la cour, c'est de moi d'un coup qu'on accuse mon père, c'est par moi qu'il va se faire occire. Je n'aime pas cette histoire.

« Mais les gens du quartier sont venus, ils ont dit : "Non pas lui, ce n'est pas possible." Ils ont protesté et les soldats m'ont laissé partir. »

Ouf, j'ai eu beau déconner, pas de père sur la note. Les soldats s'en sont retournés, les tueurs de tout poil ont détourné leur mire de sur les miens. Pas trop tôt : quatre morts déjà.

La suite est là, sous mes yeux désormais. Le nouveau président a tenu le pays pour coupable tout entier, l'a jeté en prison, les instances internationales se sont étranglées à rendre de la justice par tous les trous. Le Rwanda, plaie béante, a commencé à sécher aux vents des hauts plateaux, à faire de la croûte.

Sans qu'on puisse vraiment se l'expliquer, les zombies se sont calmés. Rassasiés de cadavres, ils ont pris une vacances. Personne ne sait pourquoi, comment, ni jusqu'à quand cela va durer. C'est arrêté, c'est tout. Ils ne courent plus, ne sautent plus à la gorge du premier venu, ne brûlent plus les enfants, ne violent plus les femmes, ne leur enfoncent plus rien dans le ventre. Ils se sont arrêtés, c'est tout ce qu'on peut en dire.

Je garde la conviction que dans notre cinéma d'occident, ce qui a fait courir brusquement les morts-

vivants, ce qui leur a mis le feu au cul tient beaucoup dans ce que les hordes d'*interhamwe* du Rwanda ont laissé de traces inconscientes dans l'esprit des scénaristes du coin. Elles n'ont, en tout cas, pas manqué de me les rappeler.

Au prologue, on ramasse les corps dans les rues, on fait de la place au sol. Du temps nouveau, timide, pousse là maintenant, le temps du nouveau président. Kagame.

Et après lui, quoi d'autre ?



## *Bagogwe*

Le massacre des Bagogwe est un épisode fondateur du génocide rwandais. Il est regrettable pourtant qu'il demeure occulté par l'immense ombre du génocide lui-même car il recèle à lui seul tous les ingrédients qui seront impliqués par la suite en 94.

Les Bagogwe était une communauté tutsie nomadisée qui, dès le XVIIe siècle, se sont désintéressés des enjeux de pouvoir, de cour et sont demeurés sur une colline au nord du pays, dénommée Bigogwe, la Mamelle. Ils y ont trouvé de quoi faire paître leurs troupeaux et de quoi se nommer : les Bagogwe.

En janvier 1991, ils furent les cobayes idéaux et malheureux de la folie meurtrière et industrielle de l'*Akazu* et de son Hutu Power. Les Bagogwe ont quasiment disparu cette année-là.

C'est lors de cet épisode que furent testées pour la première fois les recettes rhétoriques de galvanisation des foules contre les Tutsi. C'est là que fut testée l'implication des autorités locales et leur influence sur leurs subalternes. C'est au camp militaire de Bigogwe que les instructeurs militaires français officèrent, entraînent les commandos. C'est dans ce camp que furent traînées nombre de victimes de cette première répétition du génocide. C'est là que la France ne put ignorer une seconde les intentions de ceux qu'elle aidait.

C'est là également que fut exalté l'étrange principe qui voulut qu'on répondit à des attaques extérieures en épuisant ses forces à massacrer des innocents de l'intérieur.

C'est, je pense, un des aspects les plus singuliers, les plus caractéristiques de ce génocide qui n'a pourtant été, à ma connaissance, que peu mis en lumière ou étudié.

## Ombres

Le visage arrondi par de fortes pommettes, des yeux rieurs et délavés par quatre-vingts ans d'histoire rwandaise enfouis sous un front que je reconnais être le mien, un petit nez retroussé et curieux, une bouche dont le dessin au pinceau à encre demeure, ce que je contemple est le portrait de la fille que je n'aurai que huit ans après. Posé sur un petit corps nerveux et preste, c'est celui de Ntimirabira, ma grand-mère paternelle, qui a traversé le siècle pour venir me visiter. Ce port de tête sûr a transporté, sur trente-trois kilomètres, les dix litres de bière de sorgho pour la petite cérémonie qu'impose sa venue à la ville et la reconnaissance de son tout premier petit-fils, européen qui plus est. Après trente-deux ans de doute, il est là devant elle, plus saucisse que jamais.

Son premier geste fut, comme jadis les enfants d'Équancourt sur son fils, de me toucher la peau. Dans un geste d'un mélange d'affection et de curiosité amusée, Nyogokuru m'a pincé la joue puis m'a perdu dans un peuple de paroles où chaque mot inconnu semblait me dire bonsoir, et, bien qu'amicaux, s'en partaient, pressés, suivre le cours des choses. Sourire d'oison au bec, trous de nez braqués sur cette petite femme du siècle, je roulai mes deux billes sur les visages hilares autour de moi qui, de toute façon, n'avait choix que de

laisser notre commune aïeule terminer son discours. À la baie de ce Nil étranger, silence puis rires francs pour tous.

« Quoi ? Qu'est-ce qu'elle dit ?  
— Elle demande si tu veux l'épouser. »

Rires de plus belle. Erratum donc : on sait se marrer au Rwanda, mais il faut sous la main une belle saucisse d'occident, là on se prend des barres franches et partagées. « Hin hin, rétorqué-je. Euh, ben euh... Hin, ouais euh, nan, hin hin enchaînai-je en verve. »

Une belle nuit pourtant nous regarde, rien de transcendant n'y tremble qui nécessite que ma vénérable génitrice par transitivité ait cheminé un presque siècle pour venir enfin se payer ma bobine de courgette au beau milieu des désormais nôtres. Apparemment si pourtant. Sans doute quelque part se trouve-t-il un livre où sont consignées toutes les blagues du monde, et le fait qu'après avoir vu le mandat, la tutelle, Classe, l'indépendance, les guerres et le génocide, se trouver là devant une chipolata semi-française qui s'établit être sa descendance lointaine en géographie comme en histoire constitue-t-il une occasion majeure de se taper le bide. S'il existe ce livre, c'est Vermot qui, du haut de son coin de firmament des oncles rigolos, l'a publié et le maintient.

« C'est une manière de faire de l'humour, une coutume rwandaise, m'explique Biyaki, mon prof de langue, invité là parmi d'autres convives pour fêter l'événement. » J'entends, je trouve ça même plutôt bonnard, mais que fait-on du couillon qui ne comprend rien ? Je

lis malgré tout dans ce regard doux et fatigué, l'adoucissement tacite de notre lien de sang. Le sang de cette femme qui a su ne pas couler au hasard des épreuves que ce rude pays a pu infliger à ces douze enfants et à son cœur de mère.

Dans la maison, les palabres chantent au chœur des connaissances que mon père a ralliées autour d'un décalitre de vin de banane. Un ressac de paroles absconses pour moi, balisé ça et là, d'interjections française, trahit l'âge de cette génération : des vieux, encore libres après le génocide, une poignée. Peu à peu, l'assistance autour de moi est drainée par l'odeur du poisson qui mijote. « *Umuzungu*, viens manger, me crie enfin Ngabo depuis la cuisine. » Et tout le reste de notre comité de rentrer à son tour.

Un plat de bois empli de riz, à côté d'une montagne d'*Ibijumba* et de poisson jouxte de monstrueux morceaux de courge cuits au *mbabura*. Les convives n'entrecourent plus leurs dires que de pauses à bouche pleine. Je n'entrave toujours rien. Je sors, retrouve la cour avec ceux des autres que la conversation n'intéresse pas, ceux qui, le mieux du monde, ont su dire à l'enfant unique que je suis ce qu'était une fratrie : mes petits frère et sœur.

Ange et Ngabo attendent dans la cour, le guerrier de la paix, adossé au mur, un genou replié guette ma sortie d'un air rigolard. Depuis le début je le fais marrer. Ma manière de dire « merci » le fait tordre de rire. « *Urakôôse*, répète-t-il puis se bidonne gourmandement dès que je m'y essaie ». Chaque fois que je lui demande de me montrer, que je réitère, la même sanc-

tion hilare tombe sur mes doigts de pied et les dix ans de mon petit frère ne me laissent que peu d'essais avant qu'il se lasse et se barre, content. Un ballon et mon compte charcutier, voilà ce qu'il a puisé dans mon sac pour se rembourser de ce qu'il a perdu, du souvenir oublié de sa mère. Ça me va. Pas bien cher payé.

Ange est assise au flanc du réduit de Marie-Louise qui, elle, comme à l'accoutumée a disparu de l'histoire, recluse dans on ne sait quel coin de la maison comme de son âme. Tendue par quatre fils croisés au centre de la cour, l'ampoule de tungstène inscrit sur le mur le dessin délicat de la tête de ma petite sœur enjouée, toujours exultant dès qu'Obiwan s'approche. Il me reste, de mes cinq ans, le souvenir heureux de séances d'ombres sur les murs de ma chambre. Abonné aux journaux de Bayard, le bastion de l'orthodoxie pédagogique des catholiques de gauche, j'avais découvert, dès le premier opus, un topo sur les ombres chinoises et je m'étais tordu les doigts, deux bons mois en éléphants, loups, canards, chiens, lapins et élans, pour me faire des amis de ce qui effraie le plus les sommeils de cinq ans : les ombres de la nuit.

Dans un réflexe, mes mains se joignent et figurent au-dessus de la tête d'Ange, un loup qui vient la dévorer. Ses grands et beaux yeux s'écarquillent du plaisir grisant de la peur en toute sécurité, celle qu'on apprend à moquer. Elle ne connaît pas ce tour de magie, on ne la pratique pas ici. Elle lance de la joie partout en salves stridulantes, et lézarde la cour de la lumière solaire de son sourire immense. Et lorsque le lapin, contrairement aux histoires, vainc le grand canidé,

elle approche du mur, son petit nez froncé dans la mimique universelle des filles attendries. Dans un Pierre et le Loup de fortune où Pierre est une princesse, le canard s'en vient faire son numéro de « Poink poink », à tous les coups comique. Mon éléphant, en revanche, tient plus de l'Australie qui, trois semaines avant, s'étala sous mes pieds, il creuse un moins bien dans la courbe de mon succès. Aussi, dans cette histoire, le loup ne meurt-il pas, ni même n'est capturé, les chasseurs sont, de toute façon ici, des prisonniers. On le réclame. Il s'en vient pourchasser ma petite sœur aux anges, pleine d'elle-même, de joie. Pour la mienne, le lapin l'attire près du mur, elle vient lui faire une grimace superbe, à fléchir mes deux pays à la fois, la terre entière même. Le nez froncé d'Ange, ma première petite sœur.



## Vin de banane

Milton, Jules, Biyaki, Ntimirabira, deux petits cousins, Marie-Louise, Céleste, Ngabo, Ange, Jean-Paul et d'autres convives inconnus... Mon père a réuni tout le casting à venir me dire au revoir. Un mélange de plaisir et de crainte s'amuse dans ma poitrine. Plaisir de retrouver bientôt mes occidentales pénates, crainte de devoir quitter tout ce monde décisif.

Dans la confusion des avis de tous sur tout, l'un des convives s'approche, m'interroge. Suis-je content de mon voyage ? Voyons voir, sur le moment, je ne peux bien sûr pas établir une synthèse qu'il me faudra douze ans pour sécréter. Tant de choses terribles, d'épiphanies tacites, de familles, tant de ce petit pays qui m'échappe, encore plus qu'avant, une fois visité. Mais oui, j'en suis heureux. Pourquoi suis-je venu ? Je me lance dans la reconstruction du contexte français de Jean-Marie Le Pen, de ma crise soudaine d'identité, de tout un tas de subtilités intimes dignes d'une chanson de Vincent Delerm, mais qui, je le sens bien, n'est pas de mise ici. Mais bon, il faut répondre. Froncé dans mes recherches, dans mes essais de montrer à mon intervieweur ce qu'est être bicot en France un 22 avril 2002, n'ayant pas encore bien pigé qu'ici, on est sur l'autre rive du fleuve de haine que j'essaie de décrire, je n'ai pas vu mon père s'approcher. Il papote pépère juste à côté de moi et a prêté l'oreille, aux questions et réponses.

« Il dit qu'il est nègre, mais personne ne le croit, résume-t-il. »

Tout le monde se marre, évidemment, sauf Ngabo qui demande traduction, partage par là quelques secondes de mon air con, et Marie-Louise qui ne vit plus. Ange s'en fout, mais est contente que l'on soit content. Même ma grand-mère dont pourtant le français ne fonctionne que très peu, a saisi la formule, puis moi enfin, cette fois-ci, qui comprends, là d'un coup, que d'être incompris n'est pas le problème, mais de vouloir ne plus l'être plutôt.

Je me marre franchement, et je me marre encore. Je ne suis ni d'un bord ni de l'autre, nation à un seul citoyen, président de toujours, toujours victorieux, toujours gueux et bourgeois, noble et serviteur, je me dois d'être tout.

Saucisse bien remplie à qui il pousse deux pieds.

Après ça, mon père qui, tout de même, prend soin de mon petit cœur me prend en aparté, il veut me faire voir une dernière chose. Nous sortons et, une fois n'est pas coutume, au lieu de monter vers les rues commerçantes, nous descendons la pente vers Camp-Zaire. Un bidon de vin de banane m'y attend. Dédales de bicoques, affaire promptement conclue, me voilà remontant, un bidon de cinq litres au bras, me demandant où je vais bien pouvoir le caser. Revenu en haut, je me taille un chemin dans l'équipe de convives pour atteindre ma chambre, mon bidon à la main. C'est ce

que je craignais : mon gros sac est plein. Le bidon voyagera avec moi, dans le petit sac à dos Nike qui me sert de bagage à main.

Quatorze heures, il est temps. Je salue tout le monde, Ntimirabira me souhaite mariage et descendance. Milton me donne son sourire, de Byaki, j'emporterai un livre, « *Twige ikinyarwanda*<sup>11</sup> » dont les leçons, comme d'autres avant elles, ne survivront guère plus de quinze jours à mon manque de constance. Je lancerai en revanche aux troussees de ses malheurs, les coriaces bontés de ma mère et en serait rétribué en contemplant plus tard sa femme, sa fille, vivants tous dans un de ces logements jadis réservés aux rescapés. Les cousins sont distraits, tout comme les convives. Ngabo se marre en me prononçant un « *Murabeho* » évidemment parfait. Jean-Paul a déjà mon sac sur le dos, mon père prend soin de son trésor dans mon bagage à main. Adieu.

Le taxi est là, à l'exacte place où il m'avait laissé trois semaines auparavant. Chargement, demi-tour. Passé la poussière de Camp-Zaire, les regards attendent de nouveau sur le bord de la route. Je suis un noir qui rentre, un blanc qui s'en va. Le taxi gaze hors de la constipation de la KN3 et nous repassons bientôt le porche à l'entrée du parking.

On paye là aussi, c'est moi qui arrose cette fois, trop heureux. Les voitures qui font semblant d'être sage

---

11 Apprenons l'*Ikinyarwanda*.

au-delà, me font marrer, elles ne me la font plus. Je me casse les filles, rompez ou poursuivez, je m'en carre. Le taxi prend son rang dans leur numéro et nous lâche devant le portail de Kayibanda, le tout petit aéroport. Nous montons les marches jusque dans le hall. Là, plus question de salut déferent à la Rwandaise, ce sont les deux gardiens de mes pas que je salue et contre leur raideur, je les embrasse chaleureusement, mon père d'abord. Pas de larme ou d'émotion tremblante. Non qu'il ne s'en estime pas tenu, mais je lis de son œil poché par le dessus, qu'il pense encore pouvoir venir un jour, me visiter, comme au temps où il n'était pas encore mon père.

Si le corps de Jean-Paul s'affaisse en soulagement, je lis sur son visage une tristesse dont je ne saurais dire si elle est de moi ou de ne pouvoir partir à ma place. Il demeure aujourd'hui le serviteur fidèle, réparateur toujours des déboires qui barreront finalement les espoirs de mon père de voyage aux quatre coins d'Europe. Maintenant avocat, il supporte humblement les charges d'études de Ngabo, Ange et des deux enfants que Marie-Louise a eu, deux ans puis trois après le jour de mon départ. Il n'a toujours pas trouvé le temps de s'accorder amour et femme.

Nous nous regardons, ne parlons pas puis nous donnons une accolade franche. J'ai un petit frère enfin et lui un grand de nouveau, bonnes affaires. « *Murabeho* » puis je tourne talons, gros sac au dos et petit à la main, passe le premier seuil de ce qui n'est plus leur pays.

Passé ce premier guet de fuite, mains libres enfin, après avoir posé mon gros sac sur le tapis roulant qui,

pour mon départ, s'est réveillé, l'avoir remplacé par le petit sac Nike, je fais un dernier signe. Mon père me répond, les deux bras en l'air, comme jadis à Bruxelles. Bientôt je ne les vois plus qu'en une seule forme, plus rien à saluer. Je m'en vais retrouver mon pays.

Plaf.

Je passais le portique, pépère, pas d'objets menaçant, commençais mentalement de verser le merdier d'images, de paroles, d'angoisses et de beautés au siphon gourmand du retour, racontais déjà devant une Duvel, mes aventures à Abde, mon vieux *srab*<sup>12</sup> de toujours, à Nell, ma copine d'alors. Mes premiers pas sur le tarmac se passaient pour tout dire plutôt bien. Une querelle a gonflé au nuage gris de mon petit destin, banane et saucisse se sont disputées mon air con. Sentant la fin proche et mon retour à des références où le lexique de la grande couille ne sera plus mon terrain exclusif d'élection, elles se sont surpassées : le bidon de cinq litres d'un coup vient de péter dans mon dos, une haleine de poivrot m'enveloppe lentement le corps.

Au loin, l'escalier qui m'emmène pour huit mille bornes.

D'abord, mes omoplates n'ont le temps de rien voir qu'elles sont déjà pourries. Plus bas, la raie de mon cul accueille lentement cette cire singulière.

---

12 Ami en arabe.

Au loin, l'escalier qui m'emmène pour huit mille bornes.

Le fleuve de vin se divise ensuite aux deux plis inguinaux, s'attardent en poisseuses civilités auprès de mes jumelles puis le flot de la conversation mi-banane, mi-noix, s'abat d'un coup en nappes sur l'arrière et l'intérieur de mes deux jambes.

Au loin, l'escalier qui m'emmène pour huit mille bornes.

Passent les avions sur ma tête, bien leur fasse, j'avance sur le tarmac. Mes Nike, enfin, se chargent de boire ce qu'il reste de jus d'un seul trait. « Miark, miark », opinent-elles à chaque pas. Tiens, voilà l'escalier, pas si loin finalement.

Saucisse donc encore, volante et parfumée.

Le 707 cette fois, sait se tenir et quand bien même il se serait licencié les mêmes prouts qu'à l'aller, je m'en serais foutu, j'embaume comme un lave-vitre, le sucre de banane commence à me coller le Carhartt comme un tue-mouche, j'ai le fion capturé. Par bonheur, le faible nombre de mes compagnons me permet de choisir une place loin de tous, il m'est au moins donné de décanter en paix.

Cette fois c'est par Mombasa que j'escale, la cité balnéaire kenyane favorite de ceux qui veulent rentrer se la jouer « j'ai été en Afrique »... Me bronzer la coquille pour 20 000 euros/tête. Rien dans leurs safaris au frisson calculé, ni dans leurs programmes de danses

traditionnelles facturées n'a préparé ces nuées de précieux à une conflagration avec la seule saucisse travestie en banane de tout le continent africain.

L'aéroport de Mombasa est de loin plus luxueux que celui de Nairobi, j'y traîne ma silhouette maculée et puante, et fend sans trop d'entraves les masses de touristes soignés. Comme à l'aller, le Kenya encore s'avère le sas où l'exotisme vient me frapper la face. Je n'ai rien côtoyé d'aussi maintenu ni blanc depuis trois semaines, suis guenilleux moi-même et les chemisettes au pli net, les bermudas et les conversations qui les habitent ont pour moi le son lointain d'une émission de télé. Aucun accent ne vient les colorer, les superlatifs sifflent aux oreilles, ne parvenant en rien à l'objectif entendu d'impressionner son prochain dans la file. Ils ont tous, peu ou prou, fait le même voyage. « C'est extraordinaire, d'une beauté, vraiment... Et alors, ces paysâââges. » en boucle à chaque bouche croisée jusqu'à l'enregistrement de mon billet. On commence pourtant à parler ma langue maternelle, mais rien à faire, par les truchements associés de nos puanteurs respectives, nous nous repoussons. Je suis le premier dans l'avion.

Peu à peu, passent les T-shirt, les sandales, et les shorts. Peu à peu, s'aperçoivent les narines, s'écarquillent les yeux, se tordent les regards, s'offusquent les paroles. Plus rien d'« ineffable » ni d'« extraordinaire » bien que, précisément, un *mayibobo* dans un Boeing soit exactement ce que l'on peut qualifier de littéralement extraordinaire. Non, « C'est scandaleux ! », mais à voix basse, chaque fois que quelqu'un entre et s'assoit. Bien loin d'en ressentir la moindre honte, je suis pris

d'une forme de fierté d'être un clochard du Sud venu prendre en otage ce paquet de touristes. Non que je leur porte la moindre acrimonie, mais je considère là comme salutaire pour ces gens qui vont rentrer la tête pleine de souvenirs préfabriqués, qu'une partie de leur tête, leur nez en l'instance, garde l'emprunte salingue d'un morceau de l'Afrique toute différente que je viens de quitter.

Quelle cure ce serait qu'il soit possible que, tels des Marcel Béliveau cathartiques, nous puissions transporter, tout d'un coup au Rwanda, quelques-uns des plus imbus, égoïstes et gonflés des meneurs politiques et de toute cette faune de parleurs que, sans croire forcément, nous subissons sans cesse. Lors de ma première descente à Mumuji, je m'étais emmené Ernest-Antoine Célière sous le bras, le leader d'alors du Medef qui l'ouvrait à l'envie. Je l'avais déposé brutalement entre ma pleureuse tronc et mon roi d'Australie et l'avais regardé, amusé, courir en tous sens, sa conscience sûre d'elle-même suppurant dans les rues, liquéfiée à jamais. Pas bégueule, je l'avais reposé quelque part chez nous et l'avais écouté se rétracter en tout. Je l'ai fait pour Valls, je le fais pour Macron. D'autres candidats viendront.

« Hin hin, avais-je conclu » Mais c'était moi, là-bas. À revers, je suis téléporté chez les Ernest maintenant, et leur fait sentir de bonnes bouffées de l'autre part d'où je viens, l'autre part de moi-même désormais. Bien fait.

Une connerie française sur un écran pour tous, a amusé tout le monde alors que je dormais, m'éveil-

lais, regardais l'Ouganda, le Soudan, la Lybie (qu'en savais-je en fait ?) partir derrière nous. La Méditerranée enfin m'avait lavé longuement, une longue toilette avant de rentrer chez moi. Contrairement aux Ernest qui me ceinturaient, elle m'avait défait de mes habits d'homme riche, doucement, avait laissé au temps de France le loisir de me refroidir puis m'avait rhabillé dans un costume cette fois à ma mesure et mes moyens. Huit cents euros et maintes richesses à venir.

À Roissy enfin, des brumes, rwandaises sans doute, avaient dépêché une délégation pour m'accueillir, comme il seyait à un garçon de mon rang, un pays à lui seul, revenu dans un autre. Je campai un moment près du défilé de bagages pour ne trouver, comme bizarrement je m'y attendais, rien de mes affaires. L'air con, qui prolongeait ses vacances à mes frais. Renseignements pris dans un obscur bureau, il fut établi que mon sac s'était payé un repos à Nairobi, se frottait aux valises des dames élégantes, en route pour Mombasa. Rien de tout cela ne me fit chaud, tiède ou quoi que ce soit. Je baladai ma faisande de banane dans le dédale idiot de l'aéroport jusque vers la sortie où 15 petits degrés attendaient ma chemisette.

À neuf heures du matin, devant un nœud absurde de langues de goudrons, bavardant entre elles leur idiome de moteurs, je finis là, puant, gelé, collant, sans argent ni affaire que mon Carhartt amoureux de mon cul sale, et mon portable qui, aux faveurs magnifiques de mon bercail, avait retrouvé de la voix. J'appelai Nell, l'attendis.

Quasiment nu, à Charles de Gaulle, pays exclusif des voitures, piéton avec autant de sens qu'un Ibis à Équancourt, j'étais enfin chez moi, au pays merveilleux où l'on trouve des tables sous les feutres. De quoi m'y mettre, en France.

Saucisse d'appellation contrôlée.





# Glossaire

## A

### **Abakiga**

Habitant du pays Kiga

### **Abakonde**

Pluriel d'*umukonde*. Les *abakonde* étaient les seigneurs propriétaires de terres dans le système de la houe pratiqué spécialement au nord du Rwanda. Le principe de l'*ubukonde* consistait en un prêt pyramidal de terres. Le roi prêtait des terres à un *umukonde* qui en prêtait une partie à son tour à un autre et ainsi de suite. Le prêt induisait un usufruit dû au prêteur.

### **Abanyanduga**

Pluriel d'*umunyanduga*. Habitant du Centre-Sud. Le centre-Sud du Rwanda a cette particularité de ne pas être aussi homogène que la partie nord du pays en ce qui concerne la partition Hutu/Tutsi. Par le truchement de l'*Ubwoko* (le clan), une certaine perméabilité entre les castes et les rangs y aérail la société.

## **Abazungu**

Pluriel d'*Umuzungu*, le blanc, l'étranger.

## **Akazu**

L'*Akazu* (maisonnée en *kinyarwanda*) est le surnom dont les Rwandais désignaient avant 1994 l'entourage proche du Président du Rwanda, Juvénal Habyarimana et surtout de son épouse Agathe Habyarimana et des frères de celles-ci. L'*Akazu* fut, pendant le génocide, l'épicentre de la politique génocidaires ainsi que son état-major. Ce nom désignait dans le Rwanda précolonial le premier cercle de la Cour du Roi.

## B

### Banyamulenge

Pluriel d'*umunyamulenge*. Les *banyamulenge* sont un groupe rwandophone vivant dans l'Est de la République démocratique du Congo. Ils se retrouvent essentiellement dans les provinces du Sud-Kivu et Nord-Kivu, dans la zone proche de la frontière avec le Burundi. Il arrive que, par erreur, on les assimile aux tutsi exilé en 1959.

### Banyanduga

Pluriel d'*umunyanduga*. Identique à *abanyanduga*

## H

### Habyarimana

Juvénal Habyarimana fut le président de la deuxième République rwandaise de 1973 jusqu'à son décès dans un attentat en 1994, événement déclencheur du génocide des Tutsis au Rwanda.

## I

### Inkotanyi

Nom que les combattants Tutsi d'Ouganda se sont donnés lors de la guerre de 1990.

## **Interahamwe**

Les *Interahamwe* constituent la plus importante des milices rwandaises créées dès 1992 par le MRND, parti du président Juvénal Habyarimana, au Rwanda. *Interahamwe* signifie en *kinyarwanda* « personnes qui s'entendent fort bien » ou « personnes de la même génération » selon le dictionnaire. Ces milices sont responsables de la plupart des massacres pendant le génocide en 1994.

## **Inyenzi**

Nom donné aux Tutsi lors du génocide. C'est aussi le nom de la guerre qui éclata au Rwanda de suite après son indépendance. L'origine de cette appellation demeure floue.

## **Inzu**

Maison, hutte, maisonnée

## **K**

### **Kagame**

Président de la République rwandaise depuis le 17 avril 2000, Paul Kagame a mené victorieusement la guerre dite des *Inkotanyi* qui déboucha en définitive sur le génocide de 94. Il a mené depuis une guerre sans merci contre les opposants Hutu réfugiés partout dans la région, notamment autour de la zone riche en matières premières au Sud-Est du Congo.

### **Kamahambiri**

Tongs

### **Kanguka**

Ne pas confondre avec Kangura (Réveillez-vous!) était un journal rwandais fondé en 1988 critique du régime de Juvénal Habyarimana.

### **Kangura**

Ne pas confondre avec Kanguka. Kangura (Réveillez-le!) est un journal raciste fondé en 1990 en réponse à Kanguka. L'assonance est volontaire et était destinée à tromper le lecteur habituel de Kanguka.

## **Kayibanda**

Grégoire Kayibanda fut le premier président du Rwanda indépendant. Il fut élu le 26 octobre 1961 et destitué le 5 juillet 1973.

## **Kiga**

Partie du pays située au Nord-Ouest, elle est peuplée essentiellement de cultivateurs et propriétaires de terre qui fonctionnaient jadis selon le système de l'*ubukonde*.

## **M**

### **MNRD**

Le Mouvement révolutionnaire national pour le développement est une ancienne formation politique rwandaise. Parti unique jusqu'en 1991, il était membre affilié de l'Internationale démocrate-chrétienne.

## **N**

### **Nduga**

Partie du Rwanda située au Centre-Sud. Plus souple historiquement sur la partition Hutu/Tutsi, le Nduga était régi jadis par l'*ubuhake*, le servage de la tête de bétail.

### **Noroît**

L'opération Noroît est une opération militaire exécutée à Kigali par l'armée française à partir du

4 octobre 1990, dans le cadre de la guerre civile rwandaise. Officiellement, elle visait l'évacuation des ressortissants occidentaux.

## Nyogokuru

Grand-Mère

## P

### PARMEHUTU

Le Parmehutu (Parti pour l'émancipation Hutu) est un parti politique rwandais issu d'un mouvement social créé au Rwanda en 1957.

Le mouvement Parmehutu, fondé par Grégoire Kayibanda, fut officiellement enregistré comme parti politique en 1959 et dura toute la première République.

## R

### RADER

Le Rassemblement Démocratique Rwandais est un parti créé de toutes pièces par les Belges pour tenter de peser dans le jeu politique agité de la fin des années 50

## Rwigema

Premier Leader des *Inkotanyi*, une guerilla Tutsi qui attaqua le nord du Rwanda en 1990 depuis l'Ouganda.

## T

### Turquoise

L'opération Turquoise est une opération militaire organisée par la France autorisée par le Conseil de sécurité en juin 94. Elle a officiellement pour mission de « mettre fin aux massacres partout où cela sera possible, éventuellement en utilisant la force. » Elle servira de tous autres buts.

## U

### Ubuhake

L'*ubuhake* est un système de servage féodal pyramidal qui a structuré longtemps la vie sociale au Centre-Sud du Rwanda, le Nduga. Il s'agissait d'un servage par la tête de bétail, le roi possédait l'ensemble du cheptel national, en prêtait une partie à quelques-uns de ses courtisans qui lui devaient une partie du fruit de leur traite et qui prêtaient à leur tour à un autre qui en prêtait à un autre au-dessous de lui sous les mêmes conditions. Le «propriétaire», le prêteur est appelé un *shebuja*.

### Ubukonde

Système de la houe pratiqué spécialement au nord du Rwanda. Le principe de l'*ubukonde* consistait en un prêt pyramidal de terres. Le roi prêtait des terres à un *umukonde* qui en prêtait une partie à son tour à un autre et ainsi de suite. Le prêt

induisait un usufruit dû au prêteur. On appelle le prêteur un *umukonde*.

## **Ubwoko**

Le terme d'*Ubwoko* a subi une distorsion sémantique d'ampleur. À l'origine, l'*Ubwoko* désignait le clan. Il fonctionnait selon un système d'influence circulaire tel qu'on peut en observer beaucoup à travers l'Afrique. Lors de la première traduction du *Kinyarwanda*, les Pères-Blancs ne trouvant pas de mots pour dire « ethnies », choisir le terme d'*Ubwoko* pour désigner cette catégories dont ils avaient besoin pour décrire le pays selon leur critères. Ils privèrent ainsi la société rwandaise d'un levier important de la mobilité sociale du pays.

## **Umukonde**

Seigneur propriétaire de l'*ubukonde*, le système de la houe.

## **Umunyamulenge**

Singulier d'*abanyamulenge* ou *banayamulenge*. Les *banyamulenge* sont un groupe rwandophone vivant dans l'Est de la République démocratique du Congo. Ils se retrouvent essentiellement dans les provinces du Sud-Kivu et Nord-Kivu, dans la zone proche de la frontière avec le Burundi.

## **Umunyanduga**

Habitant du Nduga, le Centre-Sud. Cette région ayant traditionnellement accueilli les rois, leur courtisans et les sophistication afférentes, le terme d'*umunyanduga* est synonyme de personnage raffiné, voire précieux par opposition à l'*umukiga* qui désigne celui qui est loin de la civilisation, le paysan voire le rustre.

## **Umuzungu**

Le blanc, l'étranger

## **UNAR**

L'Union Nationale rwandaise (UNAR) fut un parti conservateur monarchiste créé Rwanda en 1959 par réaction à la création du Parmehutu de Grégoire Kayibanda.

## **UNAR**

L'Union Nationale rwandaise (UNAR) fut un parti conservateur monarchiste créé Rwanda en 1959 par réaction à la création du Parmehutu de Grégoire Kayibanda.